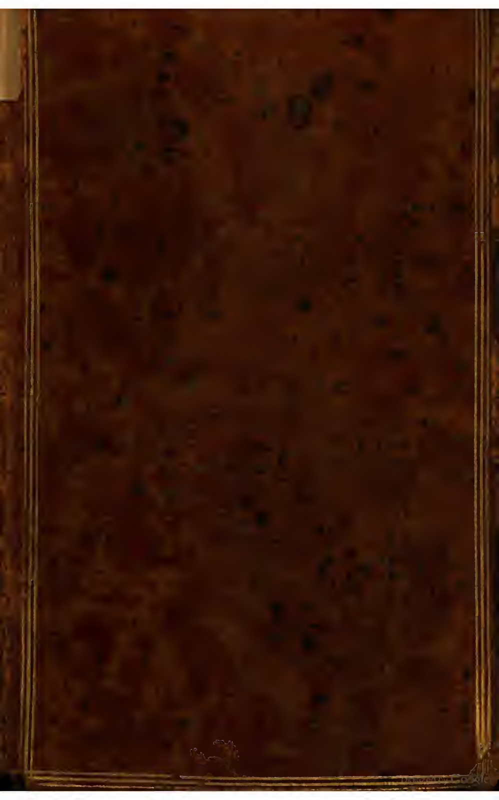






BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 f. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

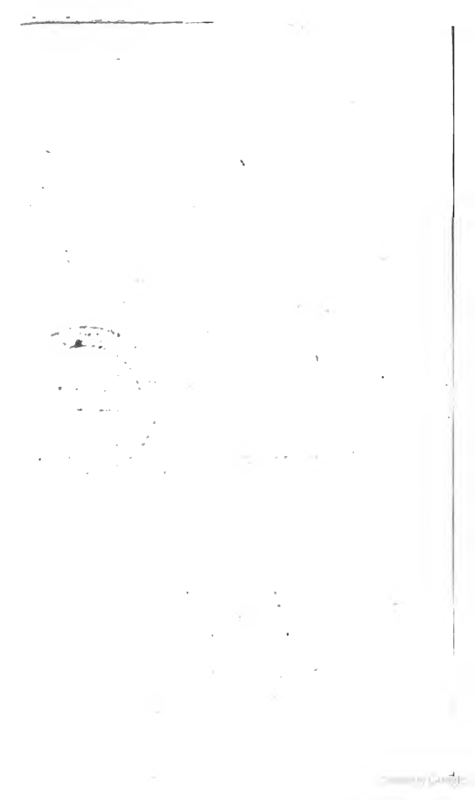
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
VOYAGES.
LETTRE PREMIÈRE.

A Vingt ans, madame, j'ai quitté ma patrie. A vingt-neuf transporté aux extrémités de l'Asie, j'ose vous offrir le recueil de mes longues courses & de mes observations. Puisse cet hommage charmer quelquefois vos loisirs! Il aura toujours l'importance de l'histoire, & quelquefois aussi, par la singularité de mes récits, le charme du roman; car

l'homme qui nous eſt étranger a ſouvent à nos yeux, préciſément parce qu'il eſt étranger, l'air & la phyſionomie d'un perſonnage créé par l'imagination.

Je vous expoſerai donc ſans art, madame, le génie qui gouverne les différens peuples, les loix qui les enchaînent, & les uſages qui les diſtinguent les uns des autres. J'oſe vous aſſurer d'avance que vous verrez par-tout le phyſique commander au moral; vérité que Monteſquieu avoit reconnue, & que le récit des philoſophes voyageurs confirme tous les jours.

LETTRE II.

De King-ki-tau, Capitale de la Corée ; le 20 Décembre 1780.

Le dessein que j'avois de visiter le royaume de Corée me décida à m'embarquer sur un vaisseau japonois qui faisoit voile pour la capitale de cette contrée. Ma bonne fortune me fit rencontrer sur ce navire un vieil officier coréen, qui, après avoir terminé heureusement une négociation secrète dans le pays que nous laissions, retournoit dans sa patrie. Les manières honnêtes & aisées de ce vieillard firent sur mon ame une impression singulière. Il s'en apperçut aisément ; & préve-

nant le desir que j'avois de lui adresser la parole :

« Jeune homme, me dit-il du ton le plus doux & le plus affable, puis-je sans être indiscret connoître le motif qui nous réunit ici ? vous me paroissez étranger ; &, comme j'ai lieu de le croire, la Corée est sans doute le but de votre voyage. Si la protection du roi mon maître peut servir vos projets, procurez-moi le plaisir de faire valoir pour votre utilité les bontés dont il veut bien honorer ma vieillesse. Si je dois à des raisons cachées l'avantage qui nous rassemble, je me tais ; mais j'espère que vous accepterez chez moi un asyle que vous ne pouvez refuser à mon empressement ».

Je remerciai ce généreux militaire; & pénétré de reconnoiſſance pour des procédés auſſi nobles, ſes offres furent pour moi des ordres. Je lui dis que l'envie de m'inſtruire m'avoit inſpiré dès ma jeuneſſe un goût décidé pour les voyages, & que je me réjouiſſois beaucoup dans l'eſpoir de me trouver bientôt chez un peuple dont ſa perſonne me donnoit déjà l'idée la plus avantageuſe. A ces mots, mon reſpectable compagnon laiſſa échapper un ſourire, où je crus démêler un éloge pour mes goûts, & pour lui, un regret bien vif d'être né dans un climat, où les ſciences, encore au berceau, n'auroient à m'offrir que des hommes vieillis dans une

longue enfance. Il me donna cependant une opinion bien différente par le récit qu'il me fit des diverſes révolutions qui avoient agité ſon pays. Le feu qu'il mit à raconter la défaite qui l'avoit aſſujetti à payer tous les ans un tribut à l'empereur de la Chine, m'annonça une imagination élevée, capable des plus grandes vues : ſur-tout l'inveſtiture humiliante que ſon ſouverain eſt forcé de recevoir à genoux par les mandarins d'un monarque étranger, auquel il paye une ſomme conſidérable, l'obligation d'attendre l'agrément de la cour de Peking pour donner à ſon épouſe la qualité de reine, révoltoit ce fier habitant du nord; & mon étonne-

ment lui paroiſſant un doute : pour achever, dit-il, de vous convaincre, je vais vous faire voir la copie d'une ſupplique préſentée à l'empereur *Kang-hi* par un roi de Corée. Il tira auſſi-tôt de ſon portefeuille un écrit conçu en ces termes :

« Moi, votre ſujet, je ſuis un homme des plus infortunés. Je me ſuis vu long-tems ſans héritier, juſqu'à ce qu'enfin il m'eſt né un fils d'une concubine, dont j'ai cru devoir élever la fortune à cette occaſion. C'eſt de cette fauſſe démarche qu'eſt venu tout mon malheur. J'ai obligé la reine *Minchi* de ſe retirer, & j'ai fait reine à ſa place ma concubine *Chang-chi*, comme je

n'ai pas manqué alors d'en informer votre majeſté. Mais faiſant aujourd'hui réflexion que *Minchi* avoit été créée reine par votre majeſté, qu'elle a gouverné long-tems ma famille, qu'elle m'a aſſiſté dans les ſacrifices, qu'elle a rendu ſes devoirs à la reine ma grand-mère, & à la reine ma mère, & qu'elle m'a pleuré pendant trois ans, je reconnois que j'aurois dû la traiter plus honorablement, & je ſuis extrêmement affligé de m'être conduit avec tant d'imprudence : enfin, pour me rendre aux deſirs de mon peuple, je ſouhaiterois aujourd'hui de rétablir *Minchi* dans ſon ancienne dignité, & de faire rentrer *Chang-chi* dans ſa condition de concubine. Par ce

moyen, le bon ordre regnera dans ma famille, & la réformation des mœurs commencera heureusement dans mon royaume ».

« Moi, votre sujet, quoique par mon ignorance & ma stupidité j'aie fait une tache à l'honneur de mes ancêtres, j'ai servi votre majesté depuis vingt ans, & je suis redevable de tout ce que je suis à votre bonté qui me sert de bouclier, & qui me protège. Je n'ai point d'affaire publique ou particulière que je veuille vous cacher ; & c'est ce qui m'a fait prendre deux ou trois fois la hardiesse de solliciter votre majesté sur celle-ci. J'ai honte à la vérité de sortir des bornes de mon devoir ; mais comme il est

queſtion du bien de ma famille & des deſirs de mon peuple, j'ai cru que ſans bleſſer le reſpect, je pouvois préſenter cette ſupplique à votre majeſté ».

La demande fut accueillie, ajouta l'officier; mais l'année ſuivante le même prince s'étant permis un mémoire dont les termes ne convenoient point à la modeſtie d'un demi-roi, une amende de dix mille onces chinoiſes d'argent, qu'il fallut fournir pendant trois ans, lui apprit que les dieux de la terre, comme ceux dont ils ſont l'image, exigent un cœur tout entier.

Le roi de Corée, obligé d'aller recevoir, hors des murs de ſa capitale, les ambaſſadeurs Chinois, tandis

que les ſiens à la Chine cèdent le pas aux mandarins de la ſeconde claſſe ; l'eſpèce de contrainte où l'on retient ici l'envoyé de la Chine ; la manière ſcrupuleuſe dont on ſe fait rendre compte de ſes actions & de ſes paroles, ſous le prétexte de s'intéreſſer à ſa ſanté ; les marques d'attention qu'on lui donne pour l'éloigner des affaires ſecrètes du gouvernement, alloient fournir le ſujet d'un long entretien, lorſque les cris des matelots vinrent frapper nos oreilles. Nous montons ſur le pont. A la plus grande tranquillité avoient ſuccédé le déſordre & l'effroi. Notre vaiſſeau retenu dans les rochers & les ſables, occupe tous nos rameurs. Loin de

ranimer ſon courage, le timide paſſager renonce à ſes foyers, & tremble de rencontrer la mort que le ſage ne craignit jamais. Un travail opiniâtre nous dégage; la liberté ramène l'eſpoir & la ſaillie. On découvre la ville; & au milieu du jour nous entrons dans ſes murs.

A quelque diſtance, je vis un jeune Coréen, qui preſſé par ſa tendreſſe venoit d'un pas rapide oublier dans les bras d'un père chéri les douleurs de l'abſence. Je fus auſſi flatté de l'accueil du fils que des offres du père. Comme nous étions aſſez éloignés de ſa demeure, l'affluence du peuple eut le tems de frapper mes regards. Cette portion de l'état, dont le ſort eſt d'être par-tout la plus utile & la plus

malheureufe, vêtue de mauvaifes peaux, fortoit en foule des chaumières qu'elle habite. Je ne puis nommer autrement ces édifices de rofeaux, foutenus par des piliers de bois. Mais on ne doit pas accufer fon induftrie : les loix enchaînent fes bras; & la majeftueufe architecture n'ennoblit que les maifons des grands. C'eft ce dont je m'apperçus en arrivant chez mon protecteur. Un vafte appartement qui précède l'hôtel, que l'on me dit être celui de l'amitié, me fut obligeamment offert. Je remarquai de magnifiques jardins, où les allées couvertes, arrofées par des canaux remplis d'une eau toujours pure & brillante, me rappellèrent les bords

fleuris de la Seine. Mais au ſouper, ſurpris de la conformité de leur ſervice au nôtre, étonné de voir paroître pluſieurs oiſeaux qui ſont les délices de nos amateurs, je crus un inſtant être aſſis à quelque table pariſienne. Cette reſſemblance piqua ma curioſité, & me fit faire quelques queſtions ſur les productions de la Corée.

« Ce n'eſt point ainſi, me répondit le jeune homme, que nous appellons cet empire. *Trozenborg* eſt le nom qu'une antiquité de trois mille ans lui a conſacré. Il s'étend depuis trente-quatre juſqu'à quarante-quatre degrés de latitude nord; cent cinquante lieues du nord au ſud, ſoixante-quinze de l'eſt à

l'oueſt forment ſa longueur & ſa largeur. A l'oueſt, la baye de *Nan-king* nous ſépare de nos maîtres. Mais une montagne fort élevée qui occupe toute la partie du nord, nous rappelle ſans ceſſe un voiſinage importun. L'immenſe océan que l'imagination humiliée ne peut embraſſer, reſſerre au nord-eſt les bornes de ce royaume. C'eſt là que le froid le plus vif, défendant à la terre ſa fécondité, oblige ceux qu'il glace à ſoutenir leur exiſtence avec des vivres qui hâtent leur malheureuſe carrière. Mais ſur cette côte, où les rayons vivifians du ſoleil nous ſont plus fidèles, la nature reprend toute ſa fierté. Les beſtiaux ne craignent point un air

mortel. Le peuple doit à leur travail le chanvre qui le couvre, & le ris qui l'alimente, le coton, les racines du *nisi* & du *jinsing* enrichissent notre commerce. Parés de la peau de nos tigres, nous négligeons la soie pour l'abandonner à l'opulent européen, plus jaloux peut-être de posséder nos mines qui seroient mieux placées, il est vrai, dans son climat, où l'art plus hardi enfante des chef-d'œuvres ».

Ce discours suivi de plusieurs autres solutions aussi claires que précises, me fit juger de la bonne éducation que reçoit ici quelquefois la jeune noblesse. Frappée sans cesse de l'exemple des grands hommes,

parvenus aux honneurs par les talens qui les arrachent de la foule commune, l'imagination s'excite & promet des merveilles que le tems réalisera peut-être. Il est vrai que cette noble ardeur de s'illustrer, qui anime les Coréens, est ordinairement étouffée en naissant, par la difficulté de s'instruire. L'histoire du pays, quelques mauvais traités d'une morale absurde, forment toute leur science. Trop riche pour des esprits aussi médiocres, l'écriture, par trois caractères différens, exprime la pensée. Le respect infini qu'ils ont pour les livres prouve qu'ils en mériteroient de meilleurs, & qu'alors ils seroient plus justement confiés à la garde du

ſecond prince de l'état. Pluſieurs manuſcrits ſont précieuſement conſervés dans la bibliothèque publique, où les ſavans les conſultent ; cependant ils n'ont jamais pu acquérir aſſez de lumières pour ſe compoſer un almanach : par une ſuite de leur dépendance, ils le reçoivent tous les ans de la Chine.

Ces docteurs dont l'ignorance eſt extrême, ſur-tout en matière de géographie, (puiſqu'ils aſſurent que la terre n'eſt peuplée que de quatre-vingt-quatre mille pays,) ne parviennent à cette dignité que par la voie des ſuffrages. Les députés de chaque province s'aſſemblent ſolemnellement pour diſtribuer au mé-

rite les emplois civils & militaires. Alors le vieux guerrier, inſatiable dans ſes deſirs, fait valoir comme un titre l'or corrupteur qu'il diſpenſe, & imite par ſa cabale toute l'intrigue de nos cours. La jeuneſſe plus inſtruite, plus careſſée de la fortune, entre auſſi dans l'arène, & remporte des avantages qui aſſurent à l'état des défenſeurs plus hardis & plus capables. Soutenu par ſes talens, le fils de mon hôte enleva dernièrement à la brigue des ſeigneurs un commandement eſſentiel ; & cette brillante conquête lui en à valu une bien plus chère à ſon cœur. Une femme charmante, dont les attraits ne vouloient ſe don-

ner qu'à un homme en possession de l'estime publique, vient de prendre son nom. Dans nos villes européenes, la solemnité d'une alliance aussi brillante auroit épuisé le goût de nos artistes. Mais ici rien de plus simple qu'un mariage. J'ai vu le matin le modeste époux accompagné de quelques amis monter tranquillement à cheval, traverser les rues, & descendre chez les parens de sa maîtresse qui l'ont conduite dans sa maison où la fête s'est terminée.

Les premiers mois de l'union sont ceux du bonheur. Mais l'habitude qui traîne ici comme ailleurs, le dégoût à sa suite, jette bientôt dans le cœur d'une épouse le désespoir &

la jalousie. Privée même de la triste consolation du doute, elle est obligée d'admettre à sa table trois ou quatre rivales nouvellement en faveur. Le règne de celles-ci détruit, d'autres viendront tourmenter son ame. Cette inconstance, qui est aussi le ton des seigneurs Coréens, abrège ordinairement les jours de leurs épouses; quelques-unes moins patientes, oubliant leur timidité, font valoir leurs droits; mais la loi du plus fort, qui est par-tout la même, les chasse cruellement avec leurs enfans, du lit & de la maison de l'époux.

Tel est dans ces climats le sort d'un sexe, à qui le François doit cette politesse aimable qui le dis-

tingue si bien des autres peuples du monde. Mais voici un usage qui chez nous trouveroit, je crois, beaucoup d'infidèles. A l'âge de quatre-vingts ans, un père de famille renonce à la conduite de son bien. Mon vieil ami s'est exécuté de fort bonne grace. Il a remis le soin de cette administration, à la vigilance de son fils, qui s'est emparé de toutes ses terres, & lui a fait bâtir une autre maison, où son amitié respectueuse veille à tous les besoins du vieillard. Malheureusement cette jouissance n'a été qu'éphémère. Quelques jours après son abdication, attaqué d'une maladie violente, les médecins que l'on ne voit que chez les grands,

lui ont vainement donné les secours de leur art. Inhabiles à profiter des ressources que leur offre une quantité prodigieuse de simples, leur ignorance a conduit au cercueil le vieillard, qui du bord de sa tombe faisoit encore la gloire de son pays. J'ai rendu de justes hommages à ses vertus; & le cœur vivement touché de cette perte, je n'ai point vu sans effroi les regrets de sa famille.

A l'instant de son trépas, ses parens s'arrachant les cheveux, & jettant des hurlemens épouvantables, ont parcouru toute la ville. Son fils vêtu d'un énorme cilice, & d'une grosse robe de toile, la tête couverte d'un chapeau de ro-

ſeaux verds, ſur lequel, au lieu de crêpe, on diſtingue une corde de chanvre, une grande canne à la main, doit garder pendant trois ans ces lugubres marques de ſa triſteſſe. Durant ce tems on n'exerce aucun emploi. La couche nuptiale eſt déſerte, ſes fruits ſont illégitimes, la propreté même eſt un crime. Comme on n'enterre les morts qu'au printems & en automne, je ne ſerai point témoin de cette cérémonie. Paré de ſes plus beaux habits & de quelques joyaux, le défunt, renfermé dans un double cercueil ſoigneuſement fermé, a été placé dans ſon jardin ſous une hutte de chaume, élevée ſur quatre piliers. Le tems des

des funérailles prescrit par les devins arrivé, les parens, m'a-t-on dit, se rendront la veille à la maison du défunt. Après avoir trompé la longueur de la nuit par les plaisirs de la table, le cortége partira à la pointe du jour. Ceux qui d'un pas majestueux portent le corps, chantent en cadence, tandis que l'air retentit des cris de l'amitié gémissante. Rendu à l'endroit de la sépulture, un caveau de pierre orné de sa statue & de quelques inscriptions qui serviront l'orgueil de ses descendans, deviendra son dernier asyle, & le distinguera du plébéien. Chaque mois ramène l'assemblée au même lieu. On coupe l'herbe qui croît sur le tombeau; & les offrandes

de toute espèce s'y renouvellent avec les gémissemens. Les devoirs funèbres sont le principal acte de religion d'un peuple qu'on peut justement appeller idolâtre.

Une statue que l'on nomme Foë, est la divinité adorée des Coréens. Des contorsions ridicules sont les prières qu'ils adressent aux piés de cette vaine image. Les grands, moins superstitieux, s'assemblent quelquefois dans le temple, y brûlent de petits morceaux de bois odoriférans, & se retirent avec l'indifférence qui les y avoit conduits. Le bien récompensé, le vice puni, voilà leurs préceptes. Jamais l'éloquence en persuadant l'esprit ne cherche à intéresser le cœur.

Le doute des myſtères n'inquiète point la crédulité. Les prêtres attentifs à jetter deux fois par jour de l'encens ſur l'autel du dieu, célèbrent ſes fêtes par un bruit confus de chaudrons & de tambours.

Ces religieux doivent leur exiſtence aux aumônes du peuple. Lorſqu'ils s'ennuyent de la ſolitude, ils ont la liberté de rentrer dans la ſociété. Cet avantage en rend le nombre très-conſidérable. Dans les couvens, le plus âgé commande. Il inflige une peine ſévère à la moindre faute ; mais s'il s'agit d'un délit qui offenſe l'ordre public, le jugement & la punition en appartiennent à la juſtice des tribunaux

ordinaires. Ces religieux, déteſtés des gouverneurs, dont l'autorité eſt triennale, ſe croiroient avilis par le moindre travail. Ici, comme ailleurs, cette claſſe d'hommes *s'engraiſſe d'une longue & ſainte oiſiveté.* Cependant ceux que le ſavoir honore ſont reçus chez les grands; diſtingués par leurs habits, le titre de religieux du roi ajoute à leur gloire. La barbe & la tête raſées, éloignés du commerce des femmes, ils ne ſe nourriſſent que de légumes & de fruits. Manquer à ces loix, c'eſt mériter la fuſtigation & le banniſſement. Une marque ſur le bras qui ne s'efface jamais, annonce la conſécration de ces moines. Chez eux les en-

fans apprennent à lire & à écrire. Si le goût entraîne les diſciples à la pénitence, le fruit de leur travail eſt la récompenſe du précepteur. Les diſciples, à leur tour, ſont les héritiers de leur maître, & portent ſon deuil comme celui de leur propre père.

Un monaſtère entretenu par le roi admet les demoiſelles de qualité; un autre, les jeunes perſonnes d'un rang inférieur. Aſſujetties aux mêmes devoirs que les hommes, elles s'y livrent avec patience, en attendant qu'un mari touché de leurs vertus les rende au monde; elles font ſouvent une ſeconde retraite pour laiſſer croître une chevelure, condamnée par l'auſtérité des grilles.

Cet espoir de l'hymen jette aussi dans un ordre différent des hommes qui desservent également les temples de l'idole. Leur monastère situé dans des campagnes riantes, attire la noblesse qui s'y rend de tous côtés. Des femmes y lèvent l'étendard de la débauche, & la maison d'un dieu devient celle du plaisir. Ces mêmes religieux, soumis à des chefs tirés de leur corps, défendent les places frontières, & leur bravoure éprouvée leur a acquis la gloire de la valeur. Les troupes, amollies comme le reste de la nation, voient tranquillement cette préférence outrageante.

Plusieurs régimens environnent

le palais du roi. Des citoyens libres envoyés par les gouverneurs de chaque province qui ont des officiers à leurs ordres, veillent à la ſûreté du ſouverain. Mais comment confier une tête auſſi précieuſe à des ſoldats efféminés, qui dans une bataille livrée contre les Japonais, ſacrifièrent lâchement les jours de leur monarque ? Ils ont le ſang en horreur, & tremblent au ſeul mot de combat. Le gouvernement qui les habille les contraint de ſe munir à leurs frais de cinquante charges de poudre & de plomb. L'exactitude des revues empêche les déſertions fréquentes, pendant la paix ; mais durant la guerre, rien ne peut les réprimer.

L'approche du danger ſuffit pour mettre les Coréens en fuite.

La vue des malades ne leur cauſe pas moins d'épouvante; & comme la foibleſſe eſt quelquefois auſſi barbare que la cruauté, ils portent les malades hors des villes, & les placent au milieu des champs, ſous des huttes de paille, où les parens ſont obligés d'en prendre ſoin, & d'avertir les paſſans de s'éloigner. Un malheureux qui n'a perſonne dont il puiſſe eſpérer de l'aſſiſtance, eſt abandonné & meurt ſans ſecours. Quand une ville eſt attaquée de la peſte, on en ferme les avenues avec de fortes haies; & l'on met un ſignal ſur le toît des maiſons infectées, pour en

écarter tout le monde. Malgré cet esprit pusillanime, il règne dans ce royaume ce zèle patriotique qui a illustré d'autres nations. Ceux qui ne sont point enrôlés, travaillent trois jours de l'année pour le bien public. Toutes les villes obligées d'équiper un vaisseau monté par trois cens hommes, se disputent l'honneur de lancer le plus brillant, & l'entretiennent à grands frais. Cette émulation assure la marine de l'état. Les taxes imposées sur les productions du pays servent à la paye des soldats. Les dixmes qui sont exorbitantes forment les revenus du roi, & les appointemens des officiers qui ne jouissent de leurs terres que sous son agrément.

Une dépendance auſſi extraordinaire de la part de la nobleſſe, rend le monarque abſolu dans ſon empire. Ses volontés reſpectées dans le conſeil ne rencontrent point de cenſeurs. Les principaux militaires qui y ſiégent ne donnent aucun avis ſans en être ſommés. Cette autorité du ſouverain s'annonce principalement dans ſa marche. Il ne ſort jamais qu'accompagné des ſeigneurs de ſa cour. Chacun porte les marques de ſon rang, qui ſont une pièce de broderie par-devant & par-derrière, une robe de ſoie noire, & une échappe fort large. Des officiers à pié & à cheval le précèdent, les uns avec des bannières & des enſeignes, les au-

tres en jouant des inſtrumens guerriers. Au milieu des principaux bourgeois s'avance le prince, porté ſous un dais fort riche. Les portes & les fenêtres des rues qu'il traverſe ſont exactement fermées. Chacun marque ſon reſpect par ſon ſilence; & pour ne point être ſoupçonnés de l'avoir rompu, quelques-uns mettent un petit bâton dans leur bouche en forme de bâillon; on n'oſe même pas touſſer. Si quelques particuliers ſe rencontrent ſur le paſſage, ils ne peuvent contempler leur maître. Un officier de diſtinction, qui reçoit les placets que la crainte d'être vu fait ſuſpendre aux murailles, marche à la tête de cet impoſant

cortége. A ſon retour le roi ſe fait préſenter les mémoires, & les ordres qu'il donne à cette occaſion ſont exécutés ſur le champ, ainſi que les ſupplices qu'il inflige.

Rien de plus révoltant, madame, que la manière horrible dont les Coréens vengent l'équité bleſſée. Les pinceaux les plus noirs ne ſauroient vous donner une juſte idée de leur vengeance. C'eſt ici que la juſtice eſt affreuſe dans les châtimens. Je vais vous en citer quelques exemples.

Un traître entraîne toute ſa famille dans ſa perte. Sa maiſon démolie ne laiſſe après elle que l'emplacement où elle fut élevée. Ses biens confiſqués récompenſent la fidélité

fidélité d'un ſujet indigent que des dèttes contractées par le beſoin ſoumettroient peut-être à des punitions rigoureuſes ; car dans ce pays on ne perd point ſon dû. Auſſi-tôt l'échéance arrivée, ſi le créancier ne ſatisfait point à ſon engagement, il reçoit tous les quinze jours ſur les jambes une baſtonade qui lui rappèle ſon devoir. Expire-t-il ſans le remplir ? Ses plus proches parens héritent du même châtiment, ſi leur peu de fortune les rend inſolvables. La baſtonade, qui punit les fautes les plus légères, n'eſt point flétriſſante. On l'applique tantôt ſur les jambes, tantôt ſur la plante des piés. Cent coups ſuffiſent pour donner la mort, quel-

quefois même le patient expire ſans les recevoir entièrement. Le bâton dont on ſe ſert eſt une latte de bois de chêne, de la longueur du bras, arrondie à l'une de ſes extrêmités, plate de l'autre, large de deux doigts, & de l'épaiſſeur d'un écu. C'eſt la correction deſtinée aux femmes, à la populace, & aux enfans. Elle favoriſe la tyrannie des gouverneurs qui ne peuvent condamner à mort ſans l'autorité d'un juge ſupérieur, obligé lui-même de faire ſigner au prince toute ſentence capitale.

Mais ce qu'on n'imaginera jamais, c'eſt que le tourment le plus affreux eſt réſervé au ſexe le plus foible. Une femme, qui par le meur-

tre de ſon mari ſe procure une liberté criminelle, eſt enterrée toute vive juſqu'aux épaules, au milieu d'un grand chemin. On place auprès d'elle une hache, dont tous les paſſans, qui ne ſont pas nobles, doivent la frapper ſur la tête. La ville où le crime a été commis reſte quelque tems ſous l'anathème. On la prive de ſes tribunaux, de ſes juges ; c'eſt un particulier obſcur qui la gouverne.

L'époux, qui peut prouver l'infidélité de ſa femme, a le droit de la tuer ; & s'il eſt noble, ſi le complice de l'adultère eſt noble auſſi, & que de plus il ſoit marié, il faut alors que le coupable ſoit tué de la main de ſon propre père, & au

défaut de celui-ci, de la main du plus proche parent. Quant au célibataire, aſſez mal-adroit pour ſe laiſſer ſurprendre dans la couche d'un père de famille, il eſt enlevé nû, ſans autre habillement qu'un caleçon. La figure barbouillée de chaux, l'oreille percée d'une flèche, une ſonnette ſur le dos, il eſt traîné de carrefours en carrefours; & ſa courſe terminée, on lui applique cinquante coups de bâton qu'il reçoit ſur le derrière. Ici le maître diſpoſe à ſon gré de l'eſclave. Il ne ſuit dans les punitions qu'il lui inflige d'autre loi que ſon caprice. L'exemple des voleurs foulés aux piés juſqu'à la mort, ne change point l'humeur fourbe

de ce peuple, qui a bien perdu de ſa première innocence, puiſqu'autrefois la confiance & la bonne foi permettoient aux particuliers de dormir, leurs maiſons ouvertes. Mais ſi le vol eſt commun aujourd'hui, du moins le meurtre eſt rare : les rigueurs du châtiment l'épouvantent ſans doute. Quoi de plus horrible en effet ! Un aſſaſſin eſt foulé longtems aux piés ; enſuite on lui fait avaler le vinaigre qui a lavé le cadavre infect de celui qu'il a égorgé ; & lorſqu'il en eſt rempli, on le frappe d'un bâton ſur le ventre, juſqu'à ce qu'il expire ſous les coups.

LETTRE III.

Le 15 Janvier 1781.

DEPUIS ma dernière lettre, madame, j'ai fait une course assez longue dans l'intérieur de cette presqu'isle, & j'ai recueilli quelques observations importantes ou curieuses, qui ajoutées aux précédentes acheveront le tableau d'une nation & d'un climat que je me reprochois de ne vous avoir fait connoître qu'imparfaitement.

Vous avez entendu dire, vous avez lu que les Chinois, pour arrêter les incursions des Tartares, élevèrent autrefois, entr'eux & ces voisins dangereux, une longue &

forte muraille, qui n'a pas empêché le malheur qu'ils avoient redouté. Les Coréens ont usé de la même défense ; mais comme ils sont plus pauvres, & sur-tout moins industrieux, la barrière qu'ils ont opposée, vers l'ouest, à la déprédation de la Tartarie, au lieu d'être formée de pierres & de briques solidement cimentées, n'est qu'une misérable palissade de bois, qui n'arrêtera jamais une armée déterminée à les conquérir. Ils sont bien plus puissamment défendus au nord par le froid excessif qui règne dans la moitié des huit provinces dont leur état est formé. C'est dans ces parties boréales que la Corée est presqu'un désert, si on la compare à elle-

même dans les parties ſud. Là s'élève le plus grand nombre des trois cens ſoixante villes, grandes ou petites, qu'elle renferme.

J'ai voulu ſavoir, ſi de même que la Chine, la Corée voit des crocodiles dans ſes rivières; & l'on m'a aſſuré qu'elles en étoient infeſtées: on m'en a même montré pluſieurs qui ſont d'une longueur prodigieuſe. J'ai demandé ſi les vers-à-ſoie ajoutoient à la richeſſe de la Corée, & l'on m'a répondu qu'ils occupoient auſſi l'induſtrie de la nation; mais que cette branche de commerce étoit moins fertile pour le Coréen que pour le Chinois.

Toujours riſquant de nouvelles

questions, je me suis informé si l'on connoît ici depuis long-tems la culture du tabac, dont l'usage est si généralement adopté, qu'on voit fumer les femmes mêmes, & jusques aux enfans de quatre ou cinq ans; j'ai appris que l'art de cultiver cette plante est arrivé du Japon, avec lequel la Corée est en liaison de commerce, & que la culture, ainsi que l'usage de ce sternutatoire, ne remonte point au-delà de quelques années. Par-tout encore j'ai retrouvé ce que j'avois vu dans la capitale; je veux dire, dans les maisons de tout ce qui s'élève au-dessus du peuple, l'appartement des femmes occupant la partie la plus intérieure. Personne

ne jouit de la liberté d'en approcher. La fidélité conjugale y règne, parce que la jalousie la surveille. Cependant, quoique toute idée d'esclavage importune un François, je vous avouerai sans crainte que j'en préfère l'image au spectacle des femmes publiques, qui ont la liberté de se montrer de toutes parts, sous la protection du gouvernement & de la religion.

Mais le tableau qui m'a le plus agréablement attaché, c'est celui de l'hospitalité, que j'ai retrouvée telle qu'on se la figure aux tems des Patriarches. Les chemins, excepté la grande route de la capitale, ne sont point animés par des hôtelleries. Un usage touchant

ſupplée à leur abſence. Mes conducteurs, à l'approche de la nuit, m'arrêtoient auprès de la première cabane que nous rencontrions. A peine étions-nous aſſis, que le maître en ſortoit pour nous offrir un repas frugal; à la vérité, mais d'autant plus doux que le vil in térêt ne ſait point le faire acheter, & qu'il ſemble aſſaiſonné par la bienfaiſance univerſelle.

Je vous ai dit, avec tous les voyageurs qui m'ont précédé, que les Coréens ſont perfides & voleurs. Sans doute le peuple des villes mérite cette inculpation. Mais celui qui habite & cultive les campagnes n'eſt pas encore auſſi corrompu. Et comment en effet pour-

riez-vous concilier ce goût pour le larcin, avec les ſoins touchans & religieux de l'hoſpitalité qu'il s'eſt empreſſé dans tous les lieux d'exercer en ma faveur ?

Je ne terminerai point cette lettre, madame, ſans vous parler de l'origine des Coréens. Ce que j'en ai vu, ce qu'ils racontent eux-mêmes, concourt à me prouver qu'ils ont les Chinois pour ancêtres. Il m'a été impoſſible de découvrir l'époque préciſe de cette tranſmigration. Elle doit être à mon avis d'une haute antiquité. Cette foule de villes, dont je vous ai entretenue, appuie mon opinion. Les villes ſe multiplient lentement. Elles ſont l'ouvrage d'une popula-

tion nombreuſe, & celle-ci ne ſe montre que long-tems après le moment où une colonie s'eſt fixée.

Je ne vous cacherai point toutefois que la Corée m'a paru beaucoup moins peuplée que ne le promet ſon étendue. Mais ſongez aux triſtes effets du deſpotiſme. Il affoiblit, dans l'homme qu'il écraſe, le deſir de ſe reproduire. Il lui ravit ſon énergie; il le condamne à vivre ſeul, ou du moins lui perſuade de ne point multiplier dans ſa famille les compagnons de ſon infortune. Ces réflexions m'ont expliqué pourquoi je trouvois ſouvent, à la place de l'homme, les ours, les ſerpens & tous les animaux venimeux. Ces êtres malfai-

ſans, me diſois-je, diſparoîtroient bientôt, ſi l'homme, au lieu de travailler pour un deſpote, ſemoit & moiſſonnoit pour lui-même, & ſur-tout pour ſes enfans.

P. S. J'oubliois de vous dire que tous nos géographes d'Europe vous trompent en donnant le nom de Sior à la capitale de la Corée. King-ki-tau eſt ici ſon vrai nom; la ſeule analogie des ſyllabes qui le compoſent avec les ſyllabes familières à la langue des Chinois & des Coréens, a pu déjà vous le laiſſer ſoupçonner.

LETTRE IV.

De Nangasaki, le 15 Février 1781.

Oui, madame, j'ai vaincu toutes les difficultés qui s'opposoient à mon voyage. Les rochers qui défendent les côtes du Japon, ainsi que la rigueur des loix qui en chassent les étrangers, n'ont pu affoiblir ma curiosité. J'ai tout franchi, & je dois cet avantage à l'amitié généreuse d'un hollandois avec lequel je m'étois lié pendant mon séjour à King-ki-tau. La Compagnie de Batavia venoit de confier à la vigilance de ce négociateur habile la direction générale de son commerce à *Nangasaki*. Comme je lui parlois souvent du désir que j'avois

de viſiter cet empire, il favoriſa mon goût de la manière la plus obligeante, en m'offrant une place dans ſon vaiſſeau ; & pour me ſouſtraire aux dangers qu'un François, & ſur-tout un chrétien, court en abordant cette iſle, il m'engagea à me faire paſſer pour ſon compatriote & ſon ſecrétaire.

Sous ce double titre, je me ſuis embarqué par un vent frais. Après quelques jours d'une navigation aſſez pénible, nous découvrîmes les cinq premières iſles du Japon, appellées *Gotho*, uniquement occupées par des laboureurs, & ſituées preſqu'à l'entrée de la baye d'*Omura*. Nous aſſemblâmes auſſi-tôt tout notre ar-

gent & tous nos livres. On tint un regiſtre de ce qui appartenoit à chacun; les effets furent dépoſés dans un vieux coffre, pour les ſouſtraire à la recherche des Japonois, qui ne manquent jamais de fouiller les paſſagers, dont la vie ſeroit terminée par les ſupplices les plus horribles, ſi l'on trouvoit ſur eux les moindres ſignes du chriſtianiſme.

Nous entrâmes le lendemain dans le célèbre port de Nangaſaki, environné d'iſles & de montagnes qui de tout côté le mettent à l'abri de l'orage & de la tempête. Le rivage eſt défendu par pluſieurs baſtions de forme ronde, dont les paliſſades ſont peintes en rouge. De grandes pièces de drap dérobent à la

vue des étrangers le nombre d'hommes & de canons qu'on entretient dans deux corps-de-gardes ſitués ſur des éminences. Des gens placés au ſommet de ces montagnes, par le moyen de fort longues lunettes, avoient diſtingué notre navire, & prévenu le magiſtrat de notre arrivée. Vingt bateaux vinrent au-devant de nous. Cette ambaſſade, que je crus être une diſtinction particulière, n'eſt au contraire que la marque la plus certaine de la dépendance aviliſſante où vit ici le Batave ſi fier dans ſon pays.

On jetta l'ancre près de l'iſle artificielle de *Deſima*, qui eſt une petite enceinte entourée de murailles, deſtinée aux Hollandois, où ils ſont

presqu'enfermés, comme le sont les Chinois dans un quartier opposé, sans qu'ils ne puissent sortir ni les uns ni les autres sans la permission des magistrats : bientôt je vis sur notre bord des officiers du gouvernement accompagnés de commis & de soldats qui vinrent nous faire souffrir une espèce d'inquisition. Il fallut remettre entre les mains de ces argus la liste des marchandises & celle des hommes qui composoient l'équipage. Nous fûmes obligés de passer plusieurs fois devant ces petits tyrans, & de leur déclarer notre âge, notre patrie & notre état. Quelques-uns de nous furent interrogés à part sur les circonstances de notre voyage. Les réponses con-

frontées ſe trouvèrent heureuſement conformes. On nous enleva toutes nos armes. Après la revue la plus exacte, on poſta quelques ſoldats pour veiller à la ſûreté des effets. Nous apprîmes enſuite à quelles humiliantes conditions nous avions été admis. On ne pouvoit faire un pas ſans s'être muni d'un paſſeport du vaiſſeau de garde japonois, pour le montrer aux gardes de terre. Afin que cette agréable leçon fût toujours préſente à l'eſprit, on l'afficha dans pluſieurs endroits du bâtiment. Mais ce qui acheva de me convaincre que l'amour de l'or peut étouffer toute l'énergie de l'Européen, ce fut la manière outrageante dont on vint le ſoir nous compter

les uns après les autres comme un bétail, & nous emprisonner dans notre maison. La même scène renouvellée le matin irrita l'orgueil d'un François qui croyoit que sa dignité devoit être respectée chez tous les peuples de l'univers.

Quelques jours après notre arrivée, les mêmes inspecteurs fixèrent le tems où il nous seroit permis de débarquer nos ballots. La plupart contenoient des draps d'Europe, des soies, des épiceries, des toiles peintes, du sucre, & des bois de teinture. A mesure qu'on les apportoit, ils étoient visités. On en ouvroit quelques-uns pour juger s'ils ne démentoient point l'état qu'on en avoit donné. On les

plaça ensuite dans le magasin des Hollandois, qui attendirent, pour s'en défaire, que les magistrats eussent arrêté l'époque de la vente. Ce moment arrivé, on afficha la liste des marchandises, & elles furent vendues à l'enchère dans un vaste appartement destiné à cet usage.

Les préparatifs du voyage de IÉDO occupent beaucoup notre directeur. Sa fonction la plus noble est de se rendre dans cette capitale pour présenter au monarque les présens de la Compagnie. L'espoir que j'ai de suivre le cortège, me donne celui de voir la cour de l'empereur, & d'étudier de près le caractère des seigneurs qui la composent. N'ayant actuellement sous les

yeux que les usages grossiers des artisans, de la populace, & de quelques marchands qui habitent Nangasaki, je ne dois pas vous laisser ignorer que cette ville située au trente-deuxième degré, trente-six minutes de latitude nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude, est la seule qui reçoive les étrangers auxquels la liberté du commerce est accordée dans l'empire. Comme les plus grandes villes du monde, elle n'étoit autrefois qu'un simple hameau. Attirés par la commodité du port, les Portugais s'y rendirent en foule, & leur affluence en fit bientôt une place intéressante. Mais l'évangile qu'ils annonçoient avec un succès

trop éclatant fut cause de leur bannissement. On les renvoya avec leurs prêtres prêcher ailleurs une religion, qui, humble dans ses principes, mais déshonorée par l'ambition, les auroit peut-être rendus les maîtres de la plus riche contrée de l'Asie.

Trois quarts de lieue de longueur & de largeur forment l'étendue de Nangasaki. Sans château, sans fortifications, sans murailles, elle est arrosée par trois rivières qui prennent leurs sources dans les montagnes voisines. Les rues sont irrégulières & étroites; les unes montent, d'autres descendent. Les maisons ne méritent pas ce nom; ce sont absolument de petites bicoques de bois,

bois, élevées d'un ſeul étage, mais aſſez bien diſtribuées. Celles des artiſans & des marchands ont une boutique pour la fabrication des ouvrages, une autre pour l'expoſition des marchandiſes; le plafond eſt tapiſſé d'un papier agréablement peint, & le plancher orné de nattes fort épaiſſes; des paravents qu'on place à ſon gré permettent de donner aux chambres la figure qu'on deſire. Les fenêtres, les portes, l'eſcalier, s'il y en a un, ſont joliment verniſſés. On admire dans ces maiſons une propreté ſingulière; mais elles ſont dépourvues de toutes les commodités néceſſaires aux Européens; elles n'ont ni lits ni chaiſes; les Japonois n'en connoiſſent pas l'uſage; ils s'aſ-

ſeoient à terre ; & comme tous les Aſiatiques, ils dorment ſur des tapis.

On diſtingue dans Nangaſaki quelques édifices remarquables, tels que les temples, les arſenaux, les palais des trois gouverneurs, qui occupent un terrein conſidérable, & dont la hauteur impoſante annonce l'autorité des perſonnages qui y établiſſent le ſiége de leur avidité tyrannique. On ne peut ſortir de la ville, ſans être frappé de la verdure continuelle qui enveloppe les montagnes dont elle eſt entourée. Au ſommet de ces collines, une infinité de ſépulcres remplit l'imagination de penſées religieuſes. Plus bas on apperçoit des temples magnifiques, embel-

lis par de beaux jardins, des allées délicieuſes & de jolies terraſſes. Le ſentiment qu'on éprouve à la vue d'une nature auſſi riante, indique aſſez que ces lieux, conſacrés à la dévotion, ſont plutôt l'aſyle du plaiſir que celui de la modeſte piété ; dans cet endroit ſe raſſemblent de toutes parts les jeunes gens que des deſirs criminels y attirent. Se parant avec effronterie du prétexte impoſant de la religion, ils trompent la vigilance paternelle, ſe montrent dans les temples avec un ris moqueur, & en ſortent rapidement, pour ſe répandre en foule dans les alentours réſervés à des maiſons charmantes, où la débauche tient ſes

comptoirs. On donne à ces lieux de proſtitution une origine très-ancienne.

Un empereur japonois, craignant, dit-on, que ſes ſoldats, fatigués des travaux d'une guerre longue & pénible, n'abandonnaſſent leurs drapeaux pour rejoindre leurs femmes, ne crut point trouver de moyens plus ſûrs pour les retenir au ſervice que l'établiſſement de ce commerce odieux. Dans toutes les villes il y a un emplacement deſtiné à ce trafic infâme. On y voit de jolis appartemens, où des hommes, dégradés par un intérêt ſordide, tiennent des courtiſannes à leur compte. La pauvreté, qui par-tout mène au cri-

me, force les parens infortunés, qui ne peuvent fournir à la nourriture de leurs enfans, de les présenter d'une main aux agens de cet infâme commerce, &, sans frémir, de tendre l'autre pour recevoir le prix d'une turpitude, que la mort peut-être récompenseroit ailleurs. Pour éviter les fraîs des maladies auxquelles l'enfance est condamnée, les propriétaires de ces maisons exécrables ne recoivent les demoiselles qu'à l'âge de dix ans. Comme il est de leur avantage de les rendre agréables & séduisantes, ils leur enseignent la danse & la musique. On leur apprend aussi à mettre dans leurs lettres le ton aimable de la galanterie. On ne

néglige rien de tout ce qui peut ajouter à leurs charmes. Le prix de leurs faveurs eſt fixé depuis quinze ſols juſqu'à quinze livres. Des loix très-rigoureuſes empêchent leurs di-recteurs de recevoir des ſommes plus conſidérables. C'eſt à des matrônes vieillies dans ce trafic qu'eſt donné le ſoin d'inſtruire les jeunes novices. Celles qu'une beauté plus achevée, un caractère plus ſouple, un eſprit plus adroit, des propos plus dé-licats mettent à la mode, occu-pent les appartemens les plus ga-lans. Les habits les plus riches & les plus élégans relèvent l'éclat de leurs attraits.

Une de ces filles doit veiller la nuit dans une loge placée à côté

de la porte, pour répondre à l'impatience des paſſans. Ces plaiſirs nocturnes ſont également taxés à quinze ſols. La modicité de cette rétribution ajoute à la honte de ces corvées qui ne ſont ordinairement impoſées qu'aux plus vieilles & aux plus laides. Quelquefois cependant la ſentinelle eſt jeune & jolie, & ce poſte lui a été aſſigné pour expier les fautes que ſon inconſéquence lui a fait commettre. Humiliée dans un tel emploi, elle reçoit ſans doute avec dédain l'offrande de l'homme groſſier, qui outrage inſolemment ſes graces & ſes quinze ans.

Ces filles après avoir ſervi leur tems peuvent ſe marier. L'éduca-

tion qu'elles ont reçue leur fait aisément trouver un parti avantageux. Jamais l'époux ne se permet de leur reprocher leur vie passée. On ne charge de leur infamie que les parens qui les ont vendues dans un tems, où l'obéissance étoit pour elles un devoir. Ainsi donc la honte du crime est pour le vrai coupable. Mais le chagrin, m'a-t-on dit, a fait quelquefois dans ces maisons plus d'une victime.

Les Japonois aiment les courtisannes avec passion. Ici, comme chez nous, les seigneurs en ont à leurs gages. Ils se ruinent pour leur plaire, & n'obtiennent souvent ni amour ni amitié. Tous leurs sacrifices sont payés par au-

tant de perfidies. Ces coquètes fourbes par ſyſtême, prodiguent des careſſes qui ſont le ſignal d'une trahiſon. Adroites dans leurs principes, elles promettent d'être conſtantes, & brûlent d'être parjures. La délicateſſe de leurs amans n'eſt pas plus offenſée de leurs infidélités, que celle de nos marquis ne l'eſt de la proſtitution vénale de leurs laïs.

Il ſe fait encore dans cette ville un trafic plus abominable. De jeunes garçons bien faits, & d'une jolie figure, qu'ils colorent comme les femmes, revêtus d'habits élégans, ſe tiennent dans des loges publiques, toujours remplies par les Japonois, que ce goût révoltant ſubjugue. Les Bonzes mêmes

ſe vengent, par ce déſordre, de la rigueur des loix, qui leur interdiſent un penchant plus naturel & plus doux. La jeune nobleſſe confiée leurs ſoins devient criminelle & ſe croit innocente. Un mépris universel eſt l'apanage ordinaire des hommes chargés de la direction des lieux de débauche. Les tréſors qu'ils entaſſent & qu'ils partagent avec l'état, ne les ſauvent pas de l'infamie. Ils ſont obligés d'aider le bourreau dans ſes fonctions, & de lui envoyer leurs domeſtiques pour porter les derniers coups à des malheureux condamnés peut-être pour des crimes moins atroces que ceux dont ils ſe ſouillent ſous l'appui du gouvernement.

Toutes les villes impériales ſont régies par deux gouverneurs ou deux lieutenans généraux. Il y en a trois à Nangaſaki, pour prévenir les ſéditions que l'eſprit inquiet & turbulent des étrangers pourroit y faire naître. Ils commandent tour à tour. Tandis que l'un remplit ſon emploi, l'autre reſte à la cour, juſqu'à ce qu'il reçoive des ordres pour aller remplacer ſon collègue. A ſon arrivée, celui-ci lui réſigne ſon pouvoir, l'inſtalle dans ſon palais, & retourne à Iédo pour rendre compte de ſa conduite. Il s'efforce de mériter par des préſens ſomptueux les bontés de ſes ſupérieurs, & la protection des favoris du prince.

Pendant qu'un de ces gouverneurs exerce ses fonctions, les loix les plus rigoureuses lui défendent de recevoir aucune femme dans son palais; la sienne même, ainsi que ses enfans, reste auprès de l'empereur, pour lui garantir la fidélité de celui qu'il envoie. Ces agens du despotisme ont un revenu annuel peu considérable; mais ils savent amplement se dédommager par des profits extraordinaires. Ils pourroient en peu de tems amasser des sommes immenses, s'ils n'étoient obligés de tenir leur maison avec une magnificence inconcevable, & de faire part de leurs richesses au souverain & à ses ministres. La porte de leur palais est gardée par cinq ou six hommes

hommes armés d'une épée & d'un bâton. Elle ſe ferme à quatre heures après-midi, & ne s'ouvre plus ſans un ordre particulier. D'autres gardes, dans l'intérieur de l'hôtel, ſont chargés d'écrire les noms des perſonnes qui entrent tous les ſoirs; cette liſte eſt portée enſuite au gouverneur. Le pouvoir de celui-ci eſt abſolu : la direction de toutes les affaires roule ſur lui uniquement. Le commerce, la juſtice, la guerre, tout reſſortit à ſon tribunal. La cour de ces petits rois eſt compoſée de pluſieurs officiers de diſtinction, qui en ont d'autres ſous leurs ordres d'un rang inférieur. Ces derniers, nommés à ces places par l'empereur, ſont quelquefois honorés de ſa confiance; il com-

met à leur zèle la conduite de plusieurs affaires importantes; il les charge sur-tout du soin de veiller aux intrigues secrètes & intéressées de leurs chefs, dont ils sont forcés par état de flatter extérieurement l'autorité.

Les gouverneurs président un conseil composé de quatre magistrats, qui, choisis autrefois parmi les plus anciens, étoient annuels; & qui sont aujourd'hui perpétuels & héréditaires. Sous le nom de *Nimbam*, le plus estimé de ces juges commande les trois autres. Le premier donne avis de tout ce qui se passe; son devoir est d'en informer le gouverneur. Il rapporte au conseil les affaires qu'on doit y juger. An-

ciennement l'empereur nommoit lui-même ces magiſtrats, & prononçoit ſur les conteſtations qui s'élevoient entr'eux. Ils marchoient alors au milieu d'un cortège militaire, & comme les grands ils portoient deux cimeterres. Depuis que les gouverneurs ont étendu leur pouvoir, l'autorité de ces aſſeſſeurs eſt diminuée, & leurs diſtinctions ſe ſont évanouies. Il ne leur eſt même plus permis ni de régler les taxes, ni d'en choiſir les receveurs. Le Nimbam ſeul a conſervé le privilége d'aller tous les ans ſaluer le ſouverain à Iédo, & de lui offrir le mémoire de ſon adminiſtration.

Ces magiſtrats ont des ſubdé-

légués qui jugent toutes les petites affaires civiles. Quoique reſtreints à des appointemens très-modiques, ils donnent à leur charge un air de dignité pour en impoſer aux yeux du peuple ; ils ſe ruinent par des dépenſes folles : c'eſt l'orgueil qui cache la médiocrité ſous les dehors de l'opulence.

Le Nimbam tient dans ſon hôtel les aſſemblées qui n'exigent pas la préſence des gouverneurs. Il reçoit auſſi les hommages des orateurs célèbres qui briguent auprès de lui l'honneur d'être admis au rang des *nengioſis :* ce ſont quatre officiers, dont l'emploi délicat exige une fineſſe & une habileté conſommées. Pour veiller de plus près aux

intérêts des citoyens, ils logent dans le palais. Attentifs à saisir le moment favorable de présenter au gouverneur les requêtes des particuliers, ils en font valoir les droits avec une énergie qui seroit digne d'un peuple républicain.

Il y a des messagers de ville qui ressemblent à nos sergens. C'est une compagnie composée d'environ trente familles, qui depuis un tems immémorial sont attachées au même office & à la même rue. Leur devoir est de poursuivre & d'arrêter les criminels. L'éducation & l'habitude leur ont donné & la force & l'adresse; aussi les emploie-t-on quelquefois dans les exécutions. Ils s'y distinguent sur-tout lorsqu'il s'a-

git de faire ſauter une tête. Ces fonctions que vous trouverez ſûrement aviliſſantes, ne ſont point ici regardées de même ; au contraire, ceux qui les rempliſſent ont le droit de porter deux épées comme la nobleſſe.

LETTRE V.

De Nangaſaki, le 20 Février 1781.

LE deſpotiſme, madame, eſt toujours inquiet & ſoupçonneux. Vous le verrez par le tableau de la police qui règne ici. L'ordre de cette partie de l'adminiſtration eſt effrayant.

Chaque rue a ſes règlemens & ſes chefs. Le principal de ces derniers eſt un commiſſaire nommé par les

ſuffrages. Il répond ſur ſa tête de ce qui ſe paſſe dans l'étendue de ſon autorité. Il doit ſurveiller auſſi la vigilance de la garde qu'on fait pendant la nuit, & hâter l'exécution des ordres du gouverneur. Il tient un regiſtre des perſonnes qui habitent ſon quartier ou qui changent de domicile, de celles qui naiſſent ou qui ſe marient, des gens qui voyagent ou qui meurent, avec leur qualité, leur rang, leur religion & leur état. S'il s'élève quelque querelle entre deux citoyens, il tâche de les reconcilier par des moyens honnêtes; il punit les fautes légères, en retenant les coupables en priſon. Connoît-il un criminel? il appelle les habitans;

ceux-ci volent à ſon ordre, ſaiſiſſent le coupable que l'on charge de fers; & le crime eſt déféré à la juſtice des magiſtrats ſupérieurs.

Trois lieutenans obéiſſent à ces commiſſaires. L'un écrit & publie ſes ordres. L'autre délivre les paſſeports, les certificats & les lettres de congé. Le dépôt du tréſor de la rue eſt confié à la probité du troiſième : il recueille les ſommes que chacun lui apporte pour le préſent dû au gouverneur.

Toutes les nuits, on monte deux gardes dans chaque rue. La première eſt ſervie par l'extrême activité de trois habitans qui ſe relèvent mutuellement. Dans les jours

ſolemnels, toutes les ſentinelles ſont ſur pié. La crainte d'un danger double le nombre de ceux qui compoſent ces patrouilles. S'oppoſer à leur vigilance, inſulter à leur rigueur, ſeroit un crime digne de mort. La ſeconde garde eſt celle des portes de la rue. Deux hommes du bas peuple ſe promènent l'un vers l'autre ; & pour avertir qu'ils ne dorment pas, ils réveillent tout le monde par leurs cris aigus. D'autres, pour marquer les heures, ont deux groſſes pièces de bois qu'ils frappent l'une contre l'autre, & dont le bruit s'entend de fort loin. Les Chinois augmentent encore ici ce tintamare, par le ſon des tambours & des inſtrumens dont ils étour-

diſſent le paſſant, quand, vers le ſoir, ils promènent leurs idoles autour des temples, & qu'ils allument en leur honneur des morceaux de papier qu'ils jettent dans la mer. Mais ce bruit eſt peu de choſe en comparaiſon des hurlemens que pouſſent les prêtres & les parens des agoniſans & des morts, à certaines époques conſacrées à la mémoire des trépaſſés; les uns chantent à haute voix; les autres frappent & carillonnent ſur des cloches pour le repos de l'ame des défunts. Tous les bruits réunis font de Nangaſaki une des villes les plus incommodes de l'univers.

Le plus léger prétexte fait clore pendant le jour les portes des rues,

qui ne doivent être fermées que la nuit. Dans ce port, on les ferme exactement au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitans de se dérober par la fuite ou de frauder la douane. Cette précaution est si scrupuleusement observée, que jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui met à la voile, on fait dans chaque quartier de rigoureuses recherches pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le messager appelle chacun par son nom, & l'oblige de se présenter. Dans les tems suspects, si quelqu'un est forcé pour ses affaires de passer d'une rue à une autre, il doit prendre un passeport & se faire accompagner d'un soldat.

Un particulier, qui veut changer de demeure, expofe dans une requête les motifs de ce changement. Accompagné d'un plat de poiffon, le placet eft préfenté au commiffaire de la rue, où le fuppliant veut loger. Avant de répondre à la fupplique, le commiffaire s'informe & recueille les fuffrages des habitans dont il eft le chef. Un vice fcandaleux ou incommode fait rejetter la demande. Eft-elle accordée? l'afpirant ne peut fe montrer qu'avec un certificat qui attefte la décence de fes mœurs. Un magnifique repas dont il fait les frais, le met en connoiffance avec fes nouveaux voifins, & lui affure les bontés de l'officier, qui dès ce mo-

ment le met au rang de ſes protégés.

Tous les citoyens d'une rue ſe diviſent en compagnies de cinq hommes, choiſis ſeulement parmi les propriétaires des maiſons. Avant de ſe mettre en route, chaque voyageur doit obtenir du chef de ſa ſociété des lettres qui déſignent le lieu où il va, la nature de ſes affaires, & le tems de ſon retour.

S'élève-t-il une querelle entre deux inſulaires? Obligés de les ſéparer, les témoins terminent le combat. Malheur au japonois, qui, attaqué par un autre, & ne cherchant qu'à ſe défendre, tueroit ſon adverſaire involontairement! Sa tête eſt livrée au bourreau; les trois fa-

milles, voisines de l'endroit où le meurtre a été commis, sont renfermées pendant plusieurs mois dans leurs maisons ; une amende considérable est imposée sur tous les habitans de la rue, & les chefs des compagnies sont à leur tour rigoureusement punis.

LETTRE VI.

De Nangasaki, le 27 Février 1781.

LA législation, madame, n'est ici qu'un code criminel : ici on ne voit par-tout que des échafauds, des supplices, des coupables & des bourreaux. Les loix sont si cruelles que, comme celles de Dracon, elles ne semblent pas avoir été écrites avec de l'encre, mais avec du sang. Il est vrai que l'atrocité du législateur paroît d'abord excusée par le caractère du Japonois, qui, opiniâtre, capricieux, déterminé, bizare, brave tous les périls & tous les malheurs. Des gens, qui naturellement

méprisent la mort, & qui s'ouvrent le ventre à la moindre fantaisie, seroient-ils corrigés ou arrêtés par la vue d'un léger supplice? Ne pourroient-ils pas s'y familiariser? Aussi la plus légère transgression est toujours suivie de châtimens corporels, & quelquefois de peines capitales. Le feu ou la roue punissent également l'homicide forcé ou involontaire, la contrebande & l'infraction des moindres règlemens de police. Remuant dans ses projets, audacieux dans ses desseins, un citoyen attaque-t-il le repos public & l'autorité du prince? Ses parens, enveloppés dans sa ruine, sont punis des projets mêmes de son génie perturbateur. Voici quel-

ques traits qui pourront vous convaincre de l'excès de cette sévérité.

Animé par son ambition & son courage, un administrateur du domaine voulut se faire roi dans un pays étranger. Il prépara long-tems en secret tout ce qui pouvoir assurer le succès de cette entreprise. En conséquence, il amassa une quantité prodigieuse d'épées, de sabres, de poignards & d'autres armes qu'il se disposoit à faire passer secrètement en Corée. Un commissaire actif pénétra le dessein de l'administrateur, & le dénonça au tribunal de l'empereur. Le coupable, admis dans le conseil pour y plaider sa cause, ne put rien objecter contre l'é-

vidence des preuves. Confus de voir ſa trahiſon découverte, il avoua ſon crime avec une fierté héroïque, mais en déplorant d'avoir admis à ſa confiance le lâche qui l'avoit vendu. Loin d'adoucir l'indignation du ſouverain, cet aveu ne fut qu'un nouveau motif à la fureur du prince : la ſentence fut horrible. La famille entière du condamné, l'une des plus nombreuſes & de plus puiſſantes de l'iſle, fut dépouillée de tous ſes biens & bannie à jamais. C'étoit trop peu encore. Le fils du coupable, âgé de ſept ans, perdit, ſous les yeux de ſon père, la tête ſur l'échafaud : après quoi le père fut jetté vivant au milieu d'un bûcher.

Le gouverneur d'une petite province avoit appefanti un joug de fer fur les payfans foumis à fon autorité. Fatigués de cette tyrannie, ces malheureux portèrent leurs plaintes aux piés du trône. Ces plaintes furent favorablement accueillies par le fouverain. Il ordonna que le gouverneur, fes fils, fes frères, fes oncles & fes coufins, fe fendroient le ventre à la manière des Japonois. Très-éloignées les unes des autres, ces perfonnes devoient périr au même jour & à la même heure. Tels furent les ordres du monarque. La fentence fut portée auffi-tôt par une légion d'émiffaires en vingt endroits oppofés, & le fang innocent y coula

sans délai à la même minute.

De pareilles loix rendent un peuple méchant & sanguinaire ; elles étouffent le germe des vertus en confondant le malheur avec le crime.

Quelquefois, par une faveur particulière, on accorde à un criminel la grace de se faire exécuter par son plus proche parent. Ce genre de mort moins honteux ne dégrade ni celui qui le souffre, ni celui qui le fait souffrir. Mais ce qui est digne d'un brave Japonois, c'est de se tuer lui-même, & de se placer, par son grand courage, au rang des héros les plus fameux. Un coupable, qui obtient l'honneur de devenir suicide, se pare de ses plus

riches vêtemens, assemble sa famille & ses amis, fait un discours éloquent sur sa situation; ensuite affectant un air gai & satisfait, il découvre son estomac à l'auditoire & se fait une large ouverture dans le ventre. Par ces marques glorieuses de bravoure, il efface la bassesse de son crime, & met ses parens à l'abri du mépris universel.

Un malfaiteur, à qui l'on veut arracher l'aveu de son délit, endure des souffrances cent fois plus cruelles que la mort. On commence par lui faire avaler de l'eau avec un entonnoir; quand son corps est extraordinairement enflé, on l'étend par terre, & les bourreaux

le foulent aux piés : s'il persiste à nier le crime, on lui serre le corps avec des bandes de toile, depuis le cou jusqu'aux talons ; dans cet état, on l'expose à l'ardeur du soleil, ou à la rigueur du froid, le dos étendu sur des cailloux. Si, ferme au milieu de ce supplice, il le supporte avec courage, sans rien avouer, on le retient en prison, ou bien on le relègue dans une isle déserte.

Cette dernière punition est ordinairement celle des seigneurs de la cour. Lorsqu'ils ont eu le malheur de déplaire ou de s'avilir, on les transporte à quatorze lieues d'Iédo, dans une isle qui n'en a qu'une d'étendue. Sans port, sans rade,

ſes rives ſont exceſſivement eſcarpées. Le priſonnier qu'on y conduit n'y peut entrer qu'en faiſant hiſſer, par le moyen d'une grue, le bateau qui le porte. On ne voit dans ce déſert que quelques mûriers. Les exilés y ſont nourris aux dépens de l'Etat, de mauvais riz, de mauvaiſe viande & de quelques racines. Encore même, pour ſe dédommager des frais de leur entretien, le gouvernement les occupe-t-il à élever des vers à ſoie, & à fabriquer des étoffes.

LETTRE VII.

De Nangafaki, le 1 Mars 1781.

L'EMPRESSEMENT que j'avois de connoître & le fondateur de cet état & la puiffance du prince qui le gouverne, m'a décidé, madame, à adreffer fur cet objet quelques queftions à un Japonois. « Vous faites, lui ai-je dit, remonter bien haut l'origine de votre empire. On croit en Europe que vous n'êtes qu'une colonie de Chinois; pourquoi donc illuftrer votre chronologie par des dates auffi reculées, puifque les Chinois, plus modeftes, ne fe donnent que quatre ou cinq mille ans d'antiquité » ?

« Comme

« Comme les autres peuples du monde, m'a-t-il répondu, nous avons nos chimères & notre orgueil ; mais plus véridique dans ses récits, que la vanité dans ses discours, notre histoire rapporte l'établissement de cet empire au règne de *Sinmu*. La naissance de notre société n'est pas plus ancienne que celle de cette Rome dont vous m'avez entretenu. Il me seroit difficile de vous donner sur cet article des détails plus étendus. Nos annales nous ont conservé les noms & la généalogie de nos empereurs, sans parler des évènemens qui ont caractérisé la partie politique de leur administration ».

« Ceux qui nous font venir de la Chine racontent à ce ſujet une aventure aſſez plaiſante : elle prouve d'une manière inconteſtable, à combien peu de choſes tiennent ſouvent la naiſſance & la grandeur des états les plus floriſſans ».

« Entêté des ſecrets de la pierre philoſophale & jaloux de conſerver des jours filés par les plaiſirs, un empereur Chinois s'occupoit depuis pluſieurs années de l'invention d'un élixir qui devoit le rendre immortel. Il conſuma long-tems toute la force de ſon génie dans de vaines recherches ; enfin il crut obtenir la gloire du ſuccès en aſſociant ſon médecin à ſes travaux. Celui-ci, plus adroit pour ſes intérêts, loin

de contrarier les idées d'un maître, l'assura que les simples, propres à composer le divin breuvage, ne se trouvoient que dans les isles voisines. Il ajouta aussi que ces herbes merveilleuses ne pouvoient être cueillies que par des mains pures & innocentes, & qu'il falloit confier ce soin à trois cens jeunes garçons & à autant de jeunes filles, d'une constitution assez robuste pour soutenir les fatigues du voyage. Se flattant déjà de posséder le précieux secret, le prince fait équiper un vaisseau magnifique; il donne le commandement du navire & de la charmante colonie à son confident, qui s'embarque & aborde heureusement au Japon. Dans ces lieux

la jeune colonie oublia l'objet de ſon meſſage, ſe rit de la folie imbécille de ſon ſouverain, & s'amuſa à peupler une de nos iſles. On croit que ce fut celle de Niphon, comme la plus conſidérable, & qu'ils commencèrent par la province d'Isje, où nous plaçons le berceau de nos ayeux ».

« Ce qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt que depuis deux mille cinq cens ans que *Sinmu* eſt monté ſur le trône, le ſceptre ne ſoit pas ſorti de ſa famille. Parcourez l'hiſtoire de toutes les nations de l'univers, vous n'en trouverez aucune qui puiſſe ſe glorifier d'avoir été gouvernée ſi long-tems par les princes du même ſang ».

« Parmi les bêtes féroces élevées à la royauté pour le malheur des empires, on ne peut envisager sans horreur l'exécrable *Buretz*, vingt-sixième successeur de l'immortel Sinmu. Ce prince cruel se faisoit une fête du tourment de ses peuples. Un de ses horribles plaisirs étoit d'ouvrir le ventre aux femmes enceintes. Plus il voyoit souffrir ses malheureuses victimes, plus le détestable Buretz éclatoit de rire ».

« En conservant le titre d'empereur, les descendans de Sinmu ont négligé l'autorité royale pour jouir d'un pouvoir absolu sur les affaires de la religion. Du milieu des guerres civiles qui nous déchirèrent long-tems, on vit naître un

nouveau ſouverain qui s'éleva ſur les ruines de ſon rival abattu. Depuis ce tems nous obéiſſons à deux rois. L'un, eccléſiaſtique, appellé *Daïri*, n'a que l'ombre de l'autorité ; l'autre, ſéculier, nommé *Cubo*, règne en tyran, & jouit de l'autorité la plus deſpotique ».

« A la fatigue des travaux qui ſuivent le commandement militaire, les ſucceſſeurs de Sinmu préférèrent donc l'indolence de la vie ſacerdotale. Pour vivre plus librement dans une profonde tranquillité, ils partagèrent l'état en différentes provinces, & en confièrent le gouvernement aux ſeigneurs de leur cour. Ceux-ci ſe croyant tout permis ſous un prince efféminé, mé-

prisèrent la main qui les avoit élevés, se liguèrent ensemble pour appuyer leurs prétentions, & se signalèrent par les outrages les plus sanglans. Ils obtinrent d'abord de brillans succès, mais la jalousie & l'intérêt les divisa bientôt. La guerre allumée par leur désunion embrâsa tout l'empire. Pour faire rentrer ces rebelles dans le devoir, le monarque, qui régnoit alors, mit à la tête de ses armées un général intrépide, que déjà ses exploits avoient fait distinguer. Ce chef courageux dissipa l'orage qui alloit éclater; mais profitant ensuite des circonstances qu'il trouva favorables à sa grandeur, il s'assit sur le trône qu'il avoit défendu,

s'empara de l'adminiſtration politique, & ſe rendit le maître de celui dont il avoit été le ſujet, ne lui laiſſant que la connoiſſance des affaires de la religion ».

« Nous reconnoiſſons donc aujourd'hui deux monarques ; le premier porte ſon empire dans le fond des conſciences ; le ſecond ne commande que les actions extérieures ; mais il a la force pour ſe faire obéir. L'un jouit de tous les reſpects, l'autre de tout le pouvoir. Le Daïri a le droit de faire des dieux, & n'a pas celui de faire une loi. Il reçoit les hommages & non l'obéiſſance des peuples. Il n'eſt pas deſcendu du trône, mais il n'y règne pas. Honoré comme une

divinité, il prend ſon autel pour un trône. Le Cubo encenſe & mépriſe l'idole, & ils vivent unis. Contre la maxime ordinaire des uſurpateurs qui redoutent juſqu'aux cendres de ceux qu'ils ont détrônés, les Cubos n'ont pas craint de laiſſer vivre la famille impériale : ils l'ont mépriſée juſqu'à la combler d'honneurs. Chargé de chaînes brillantes qu'il ne peut ni ne voudroit rompre, le Daïri voit avec une inſenſibilité que la néceſſité & l'habitude ont juſtifiée, un autre trône vis-à-vis du ſien, moins idolâtré à l'extérieur, mais où réſide la toute-puiſſance ».

« *Méaco* eſt le ſéjour ordinaire de ce ſouverain dégradé. Une de

ſes prérogatives eſt de confirmer & d'inſtaller le Cubo à chaque mutation de règne. Il nomme à toutes les dignités eccléſiaſtiques, & diſpoſe à ſon gré de tous les titres d'honneur. Cet avantage eſt pour lui une ſource de richeſſes immenſes. Au domaine de Méaco, il joint une ſomme conſidérable que le Cubo lui envoie. Décidant ſans appel les différens des ſeigneurs, ſes arrêts vendus au poids de l'or enrichiſſent ſes coffres, & fourniſſent libéralement au luxe brillant de ſa cour, compoſée de prêtres qui l'enivrent d'encens, & le comblent d'honneurs ridicules. Il croiroit profaner ſa ſainteté, ſi ſes piés touchoient la terre. Lorſ-

qu'il fort, des hommes le portent fur leurs épaules. Jamais l'éclat du foleil n'éblouit fes yeux. Son corps offriroit le fpectacle dégoûtant de fes ongles crochus, & de fa barbe longue & mal-propre, fi l'on ne faififfoit l'inftant du fommeil pour lui enlever ces fuperfluités. Ce fervice qui fûrement ne lui déplait pas, eft regardé comme un vol. Le Daïri eft fervi tous les jours dans une vaiffelle neuve qu'on brife après fes repas. La bouche & la gorge enfleroient confidérablement au téméraire qui oferoit manger dans ces vafes refpectés, & les orgueilleux, qui fans fa permiffion porteroient un de fes habits, éprouveroient fur le champ des

douleurs auſſi longues que cruelles ».

« A la mort d'un de ces monarques imaginaires, on place ſur le trône ſon plus proche héritier, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Auſſi l'a-t-on vu quelquefois occupé par de jeunes princeſſes qui n'étoient pas mariées; & quelquefois encore les veuves ſe ſont aſſiſes ſur ce trône pontifical. Mais tous ces changemens ſe font dans le plus grand ſecret. Un Daïri meurt, & le Cubo n'apprend cette mort que par l'inſtallation du ſucceſſeur.

« Suivant la coutume de ſes ancêtres, le Daïri épouſe douze femmes. Il partage ſon palais & les

les honneurs du trône avec la mère de l'héritier préſomptif; les autres compagnes du roi pontife logent dans des pavillons ſéparés. Cependant chacune d'elles, dans l'eſpérance de le recevoir, fait préparer tous les jours un grand repas; & quand le monarque a déclaré celle dont il a choiſi la couche, les femmes & leurs ſoupers ſe réuniſſent chez la favorite, où les jeux, le chant & la danſe rempliſſent une partie de la nuit ».

« Le mariage du Daïri, la naiſſance & l'éducation du prince qui doit après lui monter au trône pontifical, ſur-tout le choix d'une nourrice, demande une pompe extraordinaire. Pour cette dernière cérémonie,

on aſſemble quatre-vingts des plus belles femmes du royaume ; on les préſente à la mère, aux épouſes, & aux neuf plus proches parentes du monarque ; on les régale un jour entier, & on leur donne un titre diſtingué qu'elles conſervent toute leur vie. Le lendemain, on diminue ce nombre de moitié, & l'on congédie les autres avec de riches préſens. Le jour d'après, on augmente les titres de celles qui ſont reſtées ; & ſur les quarante, on en choiſit dix que l'on réduit enſuite à trois ſeulement, en renvoyant toujours les autres comblées des dons de ſa majeſté. On choiſit enfin une de ces trois dernières, à laquelle on donne, avec pluſieurs

marques d'honneur, la qualité de nourrice du prince. Pour l'inſtaller dans ſes fonctions, on l'introduit dans la chambre de l'enfant; elle le trouve dans les bras d'une des premières dames du palais, qui l'a nourri depuis le moment de ſa naiſſance; on jette un peu de lait dans la bouche du prince, qui paſſe enſuite entre les mains de ſa nourrice ».

« Le Daïri, ſimple dans ſes vêtemens, affecte dans ſes autres dépenſes un luxe incroyable. Ses femmes & celles des prêtres portent des robes fort larges & ſans doublure. Tous ſes ſujets prennent le titre de *ſeigneur*. Leur habit eſt un large caleçon & une robe à queue traînante. Leur bonnet eſt

noir. On connoît à sa forme la qualité de celui qui en est couvert ».

« L'étude & les sciences sont le principal amusement de cette cour. Non-seulement les courtisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les almanachs étoient composés autrefois à la cour du Daïri ; aujourd'hui c'est un simple habitant de Méaco qui les redige & les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette cour. Les dames sur-tout y touchent de plusieurs sortes d'instrumens, tandis que les jeunes gens s'appliquent aux différens exercices de leur âge ».

Tous les cinq ou six ans, le Cubo fait une visite au roi-pontife.

On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage, qui se fait avec un faste & une magnificence extraordinaires. Avec le Cubo, les troupes se rendent dans la capitale ecclésiastique en si grand nombre, que cent mille maisons, dont Méaco est composé, ne suffisent pas pour les logemens. On est obligé de dresser des tentes hors de la ville. L'empereur présente ses hommages au Daïri, comme un vassal à son souverain. Il lui fait de superbes présens, & en reçoit aussi de fort riches. On lui apporte ensuite une tasse d'argent pleine de vin. Il boit la liqueur, casse le vase, & en garde les morceaux. Cette cérémonie passe pour une preuve solem-

nelle de dépendance & de ſoumiſſion.

Cette ſcène de théâtre n'enlève cependant point au *Cubo* la puiſſance abſolue. Indépendamment de ſon domaine qui renferme plus de la moitié du Japon, & des droits qui ſe lèvent en ſon nom ſur le commerce étranger & ſur les mines, chaque ſeigneur eſt obligé de lui entretenir un nombre de ſoldats proportionné au revenu dont il jouit. Toutes ces troupes montent à trois cens huit mille fantaſſins, & trente-huit mille huit cens hommes de cavalerie. De ſon côté, le Cubo compte, à ſa propre ſolde, cent mille hommes de pié, & vingt mille chevaux, qui compoſent les garniſons de ſes places, ſa maiſon & ſes gar-

des. Les armes des cavaliers sont des carabines, des javelots, le dard & le sabre. Les fantassins ont chacun deux sabres, une espèce de pique & un mousquet. Si l'empereur avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit facile de rassembler de formidables armées sans causer aucun désordre dans le commerce de ses états ».

« Autant il est facile au Cubo d'amasser d'immenses trésors, autant les grands trouvent de difficulté à grossir leurs richesses. La politique du souverain les engage dans des dépenses excessives. Quand il forme quelqu'entreprise considérable, il en charge un certain nombre de seigneurs, qui

ſont obligés de l'exécuter à leurs frais. Dans mille occaſions, ils doivent donner des repas & des fêtes : la prodigalité en fait les honneurs. Tous les deux ans, ils viennent paſſer ſix mois à la Cour. Pendant leur abſence, on y retient leurs femmes & leurs enfans comme un gage de leur fidélité. Il n'y a point de moyens que la tyrannie n'ait inventé pour aſſervir les grands du royaume. Lorſqu'un prince bâtit une maiſon, il faut qu'outre la porte ordinaire, il en faſſe faire une autre, ornée de bas reliefs, dorée & verniſſée. Pour en conſerver la beauté, on la couvre de planches. Cette porte ſert à l'empereur ſeul, lorſqu'il vient ren-

dre viſite à ſon ſujet. L'invitation ſe fait trois ans auparavant. Cet intervalle eſt employé aux préparatifs. Lorſque le Cubo ſe rend dans le château de ſon favori, il lui fait un préſent magnifique, digne d'un grand roi. Mais quel que ſoit ſon prix, il eſt toujours très-inférieur à la dépenſe que néceſſite la préſence du ſouverain ».

« Son autorité s'eſt étendue juſqu'à faire l'outrage le plus ſanglant à l'autorité paternelle. Il marie ſuivant ſon caprice les ſeigneurs de ſa cour. Les femmes, qu'on tient ainſi de ſa main, ſont traitées avec la plus grande diſtinction. On leur bâtit des palais. On leur donne une maiſon nombreuſe, & beaucoup de

filles pour les ſervir. Ces filles, qui ſont choiſies parmi la nobleſſe inférieure, s'engagent pour un certain tems; lorſqu'il eſt révolu, on les établit d'une manière convenable à leur état. Enfin la politique de cette cour, comme celle de tous les Deſpotes, eſt entièrement fondée ſur la crainte & la défiance ».

J'aurois encore appris beaucoup d'autres particularités, ſi la nuit, qui s'approchoit, ne m'eût forcé de me rendre dans le quartier des Hollandois, où il faut être retiré avant la fin du jour.

LETTRE VIII.

De Nangafaki, le 8 Mars 1781.

Croiriez-vous, madame, qu'à force d'égards & de complaifances, j'ai fu gagner la confiance des Japonois? Je ne connois point de nation qui foit plus fenfible à des témoignages d'eftime, & qui mette plus de générofité dans fes procédés. Deux bonzes même, que l'auftérité de leur état rend inacceffibles aux étrangers, veulent bien m'admettre dans leur fociété. La religion eft le plus fouvent le fujet de nos entretiens : voici, à-peu-près, le fruit que j'ai tiré de ces converfations.

Trois eſpèces de culte trouvent dans cet empire différens ſectateurs. Le premier, & le moins ſuivi, eſt celui du *Sintos*. Il ordonne l'adoration des idoles de la patrie, qui d'après l'opinion commune la gouvernent depuis un tems immémorial. Le ſecond ſe nomme *Budſo* : il conſiſte dans la vénération qu'on a pour les idoles étrangères. Le troiſième, qui eſt plus ſimple, & qui eſt fondé ſur la morale de la ſaine raiſon, s'appelle *Siuto*.

Les proſélites du Sintos ne ſe propoſent d'autre but que leur bonheur. L'idée obſcure qu'ils ont de l'immortalité de l'ame, ne leur donne aucune inquiétude ſur leur exiſtence

future. Quoiqu'ils ayent un respect infini pour un être supérieur, qu'ils placent dans la région la plus élevée du ciel, d'autres dieux reçoivent encore leurs hommages, & les méritent sûrement à de plus justes titres. Ce ne sont point ces enfans hideux d'une imagination imbécille; mais ces hommes généreux, qui, par des services essentiels rendus à l'état, ont immortalisé la mémoire de leur vie. C'est aux images de ces héros que tout vrai patriote doit adresser les vœux de sa reconnoissance; c'est pour les honorer d'une manière digne d'eux, qu'il doit caresser la vanité du Daïri, souverain pontife, qui, se flattant de descendre de ces

grands hommes, croit les repréſenter ſur la terre. D'après ce préjugé que la ſottiſe a établi, il s'arroge le droit de déifier à ſon gré ceux qu'il juge dignes de cet honneur, ſoit par la vie exemplaire qu'ils ont menée, ſoit par les actions mémorables qui ont illuſtré leur vie. La ſimple déciſion de ce pontiſe en impoſe à la foible crédulité du peuple, qui auſſi-tôt élève des temples au prétendu immortel, & l'adore dans ſes prières. Ces apothéoſes ſont accompagnées d'un cérémonial impoſant. Mais ce qui vous étonnera ſans doute, c'eſt qu'on s'aviſe de limiter l'autorité du nouveau dieu. Il eſt vrai qu'on doit réſerver quelque puiſ-

ſance pour ceux qu'on lui aſſimilera un jour. Leurs pagodes ſont auſſi nombreuſes que les maiſons. Il eſt d'uſage de recueillir dans une châſſe les armes & les oſſemens de la divinité. Ces ſottes reliques ſont auſſi fêtées que celles de nos ſaints.

Non-ſeulement le Daïri a le pouvoir de créer des dieux, mais lui-même pendant ſa vie eſt l'objet le plus vénéré du culte des Sintoïſtes. Ils croyent que les héros, dont le pontife tire ſon origine, abandonnent leurs demeures céleſtes, pour venir faire ſa ſociété pendant un mois de l'année. Cette opinion eſt ſi reſpectée, que pendant ce tems tous les temples ſont dé-

ſerts, & que ce mois s'appelle le *mois ſans dieux*.

Les prêtres de cette ſecte ſont ſi humiliés des fables monſtrueuſes & extravagantes qui en compoſent la théologie, qu'ils ſe gardent bien de révéler à tous leurs diſciples toutes ces impertinences. Ils ne les confient, que ſous la foi du ſerment, aux initiés qui doivent arriver au ſacerdoce. Quoiqu'ils ne croyent point à la métempſicoſe, ils s'abſtiennent de tuer & de manger les animaux utiles. L'ame du juſte eſt reçue dans des lieux de délices; celle de l'impie revient ſur la terre, pour expier ſes crimes. Chez eux point d'enfer, point de tourment, point d'épaiſſes ténèbres; rien qui

puiſſe effrayer utilement l'audace du ſcélérat. Les ames des renards ſont les diables du pays, parce que ces animaux y font beaucoup de ravages.

Les ſectateurs du *Sintos* ſont aſſervis à quelques commandemens; le premier, que l'on ne ſuit pas toujours, preſcrit d'exécuter les ordres des magiſtrats, & de s'éloigner de ce que la nature & la raiſon interdiſent à tous les hommes. Mais une loi ſacrée parmi eux, & dont ils ne s'écartent jamais, c'eſt de veiller à la pureté extérieure. Ceux qui ont enſanglanté leurs mains, aſſiſté à l'exécution d'un criminel, ou vécu de quelqu'être animé, ne peuvent entrer dans les temples. Si

en travaillant au temple d'un dieu, un ouvrier reçoit quelques blessures, ce malheur est le signal d'un désastre ; l'artisan en est doublement la victime : son état est perdu pour lui. La mort d'un père ou d'un parent interdit l'approche des autels à ceux qui portent son deuil. On voit même quelques casuistes assurer que ces impuretés rejaillissent sur ceux qui en sont les témoins. Ils y joignent celle de la bouche, qui consiste à prononcer des choses malhonnêtes. Par le même scrupule, ils ne veulent pas qu'un malheureux cherche dans la prière un soulagement à sa douleur. Il est méséant, disent-ils, d'offrir des idées désagréables à ceux qui ne

connoiſſent que celles du bonheur.

La célébration des fêtes ſolemnelles eſt auſſi un point eſſentiel de la religion du *Sintos*. Ces jours ſont principalement deſtinés à viſiter les temples, à complimenter les amis, & à ſe livrer avec eux aux excès du plaiſir & de la débauche.

Il y a trois fêtes chaque mois. Tous les ans, à cinq jours fixés, on en célèbre d'autres avec un appareil incroyable. Je ne dois point paſſer ſous ſilence la diſſolution qui règne alors parmi ces zélés ſectateurs.

La première orgie qui ſe préſente eſt celle du jour de l'an. Tous

les Japonois, ceux même de la plus haute qualité, quelle que ſoit l'idole qu'ils honorent, ſe parent le matin de leurs habits les plus brillans, marchent d'un air grave & composé juſqu'à la cour du temple, où ils ſe lavent dans un baſſin préparé pour cet uſage. Baiſſant enſuite les yeux, guidés par le reſpect, ils s'avancent, montent les degrés qui mènent à la galerie, & fléchiſſant les genoux avec une humilité profonde, ils penchent la tête & la relèvent peu-à-peu. Dans cette poſture, une courte prière qu'ils compoſent eux-mêmes, expoſe à la divinité leurs beſoins & leurs deſirs; l'oraiſon finie, ils dépoſent dans un tronc leur of-

frande & frappent quelques coups ſur une cloche pour amuſer les dieux, qui ſelon leurs idées ſont très-partiſans des doux accords de la muſique. Après cette cérémonie l'on ſe retire. Chacun ſe répand chez ſes amis. On ſe fait les complimens que le jour a mis en uſage. Ceux qui les reçoivent, ne peuvent pas comme chez nous douter de la ſincérité de ces vœux. Le Japonois eſt trop fier pour tenir un langage démenti par le cœur. Les grands, qui ne ſe montrent qu'à leurs intimes, ont à leur porte une perſonne placée pour recevoir les noms & les cadeaux de ceux qui ſe préſentent. Trois jours ſont conſacrés à ces entrevues. Les ouvriers,

que l'indigence empêche de se vêtir comme les autres, empruntent une robe, ceignent le cimeterre, & sont reçus dans les sociétés pour participer aux réjouissances & aux repas somptueux que le riche citoyen offre dans ce grand jour.

Le printems amène à sa naissance une autre solemnité. Pour célébrer son retour, les chefs de famille invitent à un festin splendide leurs parens & leurs amis. Une grande salle ornée de poupées magnifiques, qui représentent la cour du Daïri, reçoit toute l'assemblée. Les jeunes demoiselles, auxquelles cette fête est particulièrement destinée, font les honneurs

de la table, & choisissant les mets les plus délicats, les présentent agréablement à ceux des convives qu'elles favorisent. C'est là, je crois, une manière assez douce d'invoquer la déesse des richesses, qui, sous le nom de *Bensaïten*, doit à l'Histoire suivante l'encens qu'on brûle sur ses autels.

Une dame fort riche goûtoit depuis plusieurs années les plaisirs de l'hymen; mais le nom de mère n'avoit point encore fait sentir à son ame tout ce qu'il peut avoir de douceur. Elle supplia donc les dieux de lui accorder enfin cette faveur. Ses prières furent exaucées. Elle devint grosse, & accoucha de cinq cens œufs.

Effrayée de cette fécondité, & craignant que les nouveaux nés ne cachassent quelques animaux monstrueux, elle refusa de les faire éclore. Elle les mit dans une boëte, sur laquelle on écrivit le mot de *fos-joroo*, & la jetta dans la rivière. Quelque tems après, un pêcheur apperçut ce dépôt. Il s'en saisit, & voyant ce qu'il contenoit, il alla le porter à sa femme, qui sûrement ne se doutoit pas que ce fût l'ouvrage d'une de ses semblables. S'imaginant toute fois que cette boëte n'avoit point été jettée sans dessein, elle voulut que son mari la reportât où il l'avoit trouvée. Celui-ci, d'un avis contraire, la plaça dans un four entre des

des couffins. Quelle fuprife, lorfqu'il entendit les cris de cinq cens marmots! Quel embarras pour les nourrir! Cependant fa pitié pourvut aux befoins de leur enfance, & lorfqu'ils furent devenus plus grands, il les pria de déloger. Chaffée de chez la nourrice, que deviendra notre couvée? Point d'inquiétude. Ces meffieurs s'amufent à voler fur les grands chemins. Remontant la rivière, dépourvus de gîte, & écrafés de fatigue, l'un d'eux s'avife de frapper à la porte d'une maifon: un laquais ouvre, & demande le nom. Nous fommes, lui répondit-il modeftement, une couvée de cinq cens œufs. Preffés par le befoins, nous fommes forcés de nous

arrêter. Si vous êtes insensible à notre misère, nous passerons plus loin. Le domestique annonce la visite. Avant de la recevoir, la maîtresse demande s'il n'y avoit rien d'écrit sur la boëte qui les enfermoit. *Fos-joroo*, crièrent les malheureux, nous servoit d'adresse. La dame aussi-tôt reconnut sa petite famille, & se réjouit avec elle de voir ses desirs si généreusement accomplis.

Il y a aussi une autre fête pour les réjouissances des écoliers, qui, ici comme ailleurs, aiment beaucoup à se divertir. La bonne-chère, les jeux les plus bruyans succèdent au travail. Ceux que l'émulation domine, plus avides de gloire

que d'amuſemens, attachent à des morceaux de bambou des vers de leur compoſition, & par ces marques publiques de progrès, ils conſolent leurs parens des ſacrifices d'une éducation coûteuſe. Une quatrième fête eſt uniquement conſacrée aux excès de la table, à la danſe & aux ſpectacles. Quoiqu'elle appartienne aux Sintoïſtes, tous les Japonois la célèbrent, parce qu'étant celle du plaiſir, ils ſaiſiſſent avidement celui qui ſe préſente. Pendant pluſieurs jours, ce n'eſt que joie, ivreſſe & débauche. Chacun traite ſes amis. Les étrangers même ſont reçus aux divertiſſemens. On croiroit aſſiſter aux bacchanales des Romains.

Le pélérinage d'Isje eſt encore un article du culte des Sintoïſtes. La province d'Isje, célèbre par la naiſſance du plus grand des dieux de cette ſecte, a donné ſon nom au temple le plus fameux de la divinité. Cependant rien de plus ſimple & de plus propre à rappeller à l'eſprit des Japonois la pauvreté de leurs ancêtres, que cet édifice de bois & couvert de chaume. Un miroir placé au milieu repréſente au fidèle, l'œil, la pénétration, la pureté de l'intelligence ſuprême. Les murailles, ornées de papier blanc, portent l'emblême de la modeſtie & de l'innocence ſi agréables à tous les dieux. Ce temple eſt environné d'un grand

nombre de chapelles, ſi petites, & ſi baſſes que ceux qui les deſſervent peuvent à peine s'y tenir de bout. Aſſez près de-là, s'élève un gros bourg rempli de prêtres, d'hôtelleries, d'imprimeurs, de menuiſiers, & d'autres artiſans dōnt l'état ſe rapporte au commerce que l'on fait dans le ſaint lieu. C'eſt là que tout homme, pénétré de reſpect pour la religion, ſe rend au moins une fois l'année. L'empereur y envoie une pompeuſe ambaſſade. Au mois de mars, la route qui mène à ces autels eſt couverte de fervens voyageurs. Chaque particulier entreprend le voyage ſelon ſa fortune. Accompagnés d'une ſuite nombreuſe, vétus d'un habit

blanc élégamment brodé, les gens de qualité le font à cheval ou en litière. Les pauvres, foutenus par la charité, vont à pié, un bâton à la main, une écuelle à la ceinture. Leur lit, qui eft une natte de paille roulée, charge leurs épaules. Leur nom, le lieu de leur naiffance, l'endroit d'où ils viennent, gravés fur leurs grands chapeaux de rofeaux refendus, annoncent à qui ils appartiennent, & les font reconnoître en cas d'accident. En partant, le pélerin attache à fa porte une corde entortillée d'un morceau de papier, pour éloigner de fa maifon *l'impur*, dont la préfence facrilège eft le préfage d'une longue fuite de malheurs. Cette précau-

tion ne ſuffit pas pour aſſurer au pénitent le ſuccès de ſes vœux. Il faut ſur-tout qu'il évite les femmes de débauche, & même la ſienne. On prétend que pendant ce voyage, les pélerines ſont exemptes des incommodités ordinaires du ſexe : ſoit que la fatigue occaſionne ce dérangement, ſoit plutôt qu'elles prennent un ſoin extrême de cacher leur état, qui leur faiſant contracter une impureté légale, les expoſeroit aux mépris & aux inſultes de leurs compagnons. Tout homme doit donc renoncer à la couche nuptiale. Ce n'eſt point que les dieux puiſſent s'irriter d'un plaiſir auſſi naturel ; mais craignant que les ſens trop vivement émus

ne détruisissent les idées spirituelles, les femmes n'habitent point avec leurs maris.

En arrivant à Isje, les pélerins abordent d'une manière civile le prêtre auquel ils sont recommandés. Ils logent dans sa maison, si la médiocrité de leurs moyens leur interdit l'entrée dispendieuse des hôtelleries. Quelques jours après, présentés par le ministre devant le temple, ils se couchent à terre, & dans cette posture adressent leurs prières au plus puissant des dieux. Après avoir entièrement satisfait à leur dévotion, ils reçoivent une petite boëte qui contient la rémission absolue de leurs fautes. Ils l'attachent & la portent

avec respect sous le chapeau, pour la préserver de la pluie. Au retour, on la conserve précieusement. Quoique son heureuse influence finisse avec l'année, on la place dans une petite niche, assez élevée pour la soustraire à la curiosité destructive de l'enfance. On débite dans l'empire une quantité prodigieuse de ces indulgences à l'usage des malades qui n'ont pu visiter les lieux saints, & principalement pour favoriser l'indifférence des premiers seigneurs, trop au-dessus des devoirs pour donner dans ces voyages d'une dévotion populaire.

La secte de *Siaka* ou de *Budso* a pris naissance dans l'Inde. Comme le figuier de cette contrée qui se mul-

tiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines par l'extrêmité de ses branches, elle s'est répandue à Siam, à la Chine & au Japon. On raconte mille traits fabuleux de son fondateur. Son histoire varie selon les climats qui l'adorent. Les Indiens le nomment *Wisthnou*; les Siamois, *Sommona-Kodom*; les Chinois, *Foé*; les Japonois *Buds*, ou *Siaka*. Les principes de sa doctrine furent recueillis par deux de ses disciples. Cet immortel ouvrage les associa à la gloire de leur maître dont ils partagent les autels.

Les apôtres, qui annonçoient le culte de *Siaka* à la Chine, vinrent aussi prêcher ses erreurs au Japon. Elles n'eurent d'abord qu'un

ſuccès très-lent ; mais aujourd'hui cette religion eſt la plus accréditée. Touchés de ſes maximes, les Sintoïſtes mêmes adoptèrent les points eſſentiels de ſa morale. Un de ſes principaux dogmes eſt l'eſpoir d'une vie immortelle pour l'innocent, & un lieu de peines pour le coupable. C'eſt pour mériter l'un & éviter l'autre, que les ſectateurs doivent renoncer à leur famille, & que devenus leurs propres bourreaux ils s'infligent des ſupplices atroces qui outragent la nature, & déshonorent le dieu qu'ils révèrent. Les uns ſe précipitent au fond de la mer ; ceux-ci, enfermés dans des cachots affreux, ſupportent conſtamment les rigueurs de la faim

qui les tue ; ceux-là, du sommet des rochers, se jettent au milieu des flammes sulfureuses ; d'autres, plus fanatiques encore, se font écrâser sous les roues du char qui traîne leur idole, & offrent au simulacre le sang qui rougit son passage. Tels sont les terribles effets d'une religion barbare, qui a pour fondement la métempsicose. Les bonzes, qui sont les prêtres des Budsoïstes, dépendent d'un grand pontife. Son autorité illimitée s'étend jusques sur leur vie. La vénération ridicule, que ce chef inspire à ses foibles sujets, fait croire que ses decrets irrévocables assignent à chacun la place qu'il doit occuper dans le ciel ou dans l'enfer. Infaillible

faillible dans ses décisions, c'est à ses connoissances que l'on soumet l'interprétation des livres. Lui seul consacre ses évêques, & règle le cérémonial où son orgueil s'étale avec tant de sottise. Ses religieux, divisés en quatre monastères, que la haine la plus implacable anime l'un contre l'autre, ont la tête & la barbe rasées; ils ne mangent ni chair ni poisson. Sous les dehors de l'austérité, ils cachent, dit-on, la corruption la plus horrible & la moins naturelle. Ceux que la vraie piété conduit, se lèvent à minuit pour prier. Leur visage est le siège de la modestie & de la candeur. Le peuple, toujours favorable à ce qu'il respecte, les prend pour des saints. A l'aide

de cette opinion ſuperſtitieuſe, tous ces moines traitent deſpotiquement quiconque ſe ſoumet à leur direction. Le crédit qu'on leur ſuppoſe dans le ciel, le ſoin qu'ils ont d'attirer dans leurs corps les jeunes-gens, que leur naiſſance élève au-deſſus du peuple, ſoutiennent leur réputation contre les attaques, non de la calomnie, mais de la médiſance. Il n'y a point de prince au Japon qui ne ſe croye honoré d'avoir un fils parmi eux. De-là cette confiance aveugle pour tout ce qui ſort de leur bouche & de leurs mains. Ils font un débit prodigieux de certaines robes de papier, ſur leſquelles ils repréſentent les figures de leurs idoles. A l'heure de la mort, tous les

ſectateurs veulent être couverts de ces pieux vêtemens. Ces moines emploient toutes ſortes de ruſes pour enrichir leurs maiſons, qui engloutiſſent la moitié des biens de l'état. Un de leurs moyens les plus efficaces eſt celui de la prédication, de laquelle par conſéquent ils font un grand uſage. Revêtu d'habits magnifiques, le docteur monte ſur une eſtrade, que parent les plus riches tapis de la Chine. Il ouvre le livre de la loi, en lit quelques lignes, & les explique d'une manière auſſi inintelligible que le texte. Tombant enſuite adroitement ſur quelque point de morale, il parle avec emphaſe de la faveur des dieux, & aſſure avec audace, que pour s'en rendre digne,

ros. L'idole principale, portée sur un magnifique brancard, s'avance, ayant à sa suite une autre idole qu'on lui donne pour maîtresse : on fait ainsi quelques tours par la ville. L'épouse légitime du dieu, qu'on promène d'un autre côté, rencontre le cortège. Irritée de la présence de sa rivale, elle se retire ; & le peuple, touché de sa douleur, verse des larmes. Chacun semble prendre parti entre le dieu, son épouse & sa concubine. L'assemblée se sépare en désordre, & les idoles reprennent le chemin du temple.

Dans une autre fête, on promène une idole à cheval, le cimeterre à la main, accompagnée de

deux pages, dont l'un porte l'arc & les flèches du dieu, l'autre un oiseau de proie. Enſuite paroît un char vuide qui reçoit les hommages du peuple. Quantité de gens en livrée ſuccèdent à pié & à cheval, & chantent avec gaieté, *mille ans de plaiſir, mille milliers d'années de joie!*

On célèbre une dernière fête inſtituée pour décider, par les armes, de la préſéance entre les dieux inférieurs. Des cavaliers armés, portant chacun ſur le dos la figure de la divinité dont il préfère le culte, ſe rendent ſur une eſplanade. En arrivant ils forment divers eſcadrons : c'eſt le prélude d'un combat ſanglant qui commence à coups de pierre. Bientôt

on emploie les flèches, la lance & le sabre. On se traite avec toute la fureur de la haine. Aussi ce lieu est-il le rendez-vous de tous ceux qui, ayant quelque querelle à vuider, se vengent sous le masque de la religion. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de blessés, sans que le magistrat ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

La troisième secte, connue au Japon sous le nom de *Siuto*, étoit celle des philosophes, qui faisoient consister le souverain bien dans les charmes d'une vie douce & vertueuse. Guidés par la simple raison, qui ordonne à tous les hommes d'être justes, ils ne reconnoissoient

d'autres réçompenſes que la tranquillité de l'ame. Ils regardoient la mort comme une action héroïque, lorſqu'elle ſeule pouvoit ſouſtraire à l'ignominie du ſupplice, ou à la honte d'une défaite. Ils admettoient un dieu, maître de l'univers, qu'ils ſe bornoient à remercier de ſes dons. Remplis de vénération pour leurs ancêtres, ils étoient très-indulgens pour tous les hommes, pour toutes les ſectes, qu'une opinion différente éloignoit de leurs principes. Ils ſuivoient en tout la doctrine de *Confucius*, dont la mémoire eſt auſſi reſpectée au Japon qu'à la Chine.

Autrefois cette ſociété étoit fort nombreuſe. La culture des arts & des ſciences lui plaiſoit. Tout ce

qu'il y avoit de poli & de ſpirituel dans la nation, s'honoroit de cette aſſociation. Sans doute qu'une religion auſſi douce, auſſi tolérante, auroit fini par dominer dans ce pays, ſans l'arrivée des idoles qui inſpirèrent un enthouſiaſme général, auquel cette philoſophie fut enfin ſacrifiée.

Ce n'eſt pas tout ; lorſque l'évangile fut prêché au Japon, le peu qui reſtoit de ces mêmes philoſophes, frappé de la ſimplicité de notre morale, en ſoutint les premiers apôtres. Un exemple auſſi puiſſant pouvoit avoir des ſuites importantes pour tout l'empire. Cet avenir effraya les deux ſectes autoriſées par le gouvernement ; elles

firent profcrire le Chriftianifme, & fe liguèrent pour exiger que la troifième fecte, leur rivale, fe déclarât en faveur de l'une ou de l'autre. Les philofophes, craignant d'être compris dans la perfécution, de perdre leur fortune & la liberté, fe foumirent à recevoir chez eux une idole. La vue continuelle de cette image leur en a infenfiblement fait adopter le culte, & la fecte eft retombée dans l'oubli. Il y a environ un fiècle qu'un prince voulant la faire revivre, attacha de grands privilèges à une Univerfité, où les favans raffemblés donnoient des inftructions publiques. Mais les allarmes des prêtres, qui voyoient leurs temples déferts, &

leurs troncs méprisés, parvinrent aux piés du trône. Une nouvelle ordonnance de l'empereur a plongé la compagnie dans une obscurité, où vraisemblablement elle va s'éteindre pour toujours.

L'époque la plus remarquable de l'histoire religieuse des Japonois est sans contredit l'établissement du Christianisme chez eux, comme leur conversion est la partie la plus glorieuse de l'apostolat de François-Xavier. L'éloquence de cet apôtre fit triompher le Dieu qu'il annonçoit. Chaque jour amenoit de nouvelles conquêtes. L'orgueil des bonzes irrité par l'éclat de ces succès mit tout en usage pour en arrêter le cours. Ils prêtè-

rent des crimes aux prosélytes, flattèrent les passions des princes, & leur firent envisager les révolutions qui pouvoient naître de ce changement de religion. Les seigneurs, excités par le fanatisme de ces prêtres audacieux, suscitèrent des guerres sanglantes dont la foiblesse des chrétiens fut toujours la victime.

Du côté des chrétiens, madame, la première cause de ces troubles fut l'indiscrétion d'un prêtre portugais, qui refusa de céder le pas à un des officiers de l'empereur; la seconde, l'obstination des Jésuites, qui soutinrent trop leurs droits en refusant de rendre une maison qu'un seigneur japonois leur avoit donnée, & que le fils de ce seigneur leur rede-

mandoit; du côté des Japonois, la crainte de la domination des chrétiens, dont l'orgueil, l'avarice, l'esprit d'intrigue & l'ambition ont fait dans tous les pays plus de mal à la religion chrétienne, que la haine même de ses ennemis les plus ardens. On crut difficilement à une morale qui recommande l'oubli des injures, lorsque des prêtres indignes de l'annoncer, ne savoient point pardonner; qui prêche le mépris des richesses, lorsqu'ils étoient d'une cupidité insatiable; qui regarde comme une des premières vertus, la douceur, la concorde, la charité, la modestie, le dévouement au bien public, lorsqu'ils se montroient durs, super-

bes, intriguans, factieux, perſonnels, fanatiques & perſécuteurs. Les Japonois connurent trop tard le caractère de ces hommes bouillans qui les avoient entraînés. Ils avoient été dupes de leurs vertus apparentes, de leur faux déſintéreſſement; ils ne virent donc plus dans cette morale ſublime & toute céleſte, qu'un moyen plus adroit de ſéduction pour ces étrangers qui l'annonçoient. Ils ſe laſsèrent enfin de ne leur entendre parler que de vertus, & de ne voir en eux que des vices. Les bonzes appréhendèrent d'être dépouillés de leurs anciennes poſſeſſions. L'empereur craignit pour l'état. Les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres des iſles

Philippines, voisines du Japon ; on savoit ce qu'ils avoient fait en Amérique ; il n'est pas étonnant que les Japonois fussent allarmés. Mais ce qui acheva de les aigrir fut la découverte d'une conspiration formée par les Portugais, contre le trône même. Les Hollandois qui cherchoient à s'élever sur leurs ruines, en donnèrent les premiers indices. Alors, dans une assemblée générale des grands, le monarque prononça ce fameux Edit qui chasse les Portugais & les Espagnols, condamne tous les Catholiques à une prison perpétuelle, met à prix la tête de leurs prêtres, & sous peine de mort, défend à ses sujets de quitter leur patrie.

Ainsi la politique de l'état s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractère national. Le Japonois ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action; la crainte de la

douleur en amour du plaiſir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans ſa rage, auroit cédé dans ſon ame à la curioſité de courir les mers, & de voir les nations. En changeant ſouvent de place & de climat, il eût inſenſiblement changé de mœurs, d'opinion & de caractère, & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'eſt pour la plupart des peuples. Par le commerce on eſt moins citoyen peut-être, mais on eſt plus homme; & le Japonois eſt devenu un tigre ſous la verge de ſes tyrans.

La ſentence ſévère portée par l'empereur fut le ſignal d'une per-

fécution atroce. Quarante mille chrétiens cruellement pourfuivis fe retirèrent dans une forterefle pour y vendre chèrement leur vie. Le prince les fit affiéger par une armée formidable. Leur réfiftance opiniâtre ne put être vaincue que par les fecours des Hollandois qui s'enrichiffoient de leurs débris. C'eft à ce fervice que cette nation eft redevable du privilège exclufif de commercer dans cette ifle ; mais par quelles humiliations ces rois de Batavia & des Moluques n'achètent-ils pas cette préférence ? Obfervés comme des efpions, avilis comme des efclaves, enfermés comme des prifonniers, ils abjurent ici la religion de leur patrie.

Je ne puis, madame, terminer cette lettre fans parler d'une cérémonie inventée par les Japonois, pour empêcher tout retour vers le Chriftianifme. On la nomme *jefumi*, & chaque nouvelle année la ramène. Les officiers, chargés de cette exécution, fuivis de deux hommes qui portent, l'un un crucifix, l'autre une figure de la vierge, fe partagent les rues, & vont de maifon en maifon. Affis fur une natte, ces commiffaires appellent tous les gens du logis, & leur font fucceffivement fouler aux piés les images de notre croyance. Perfonne n'eft difpenfé de ces horribles facriléges ; les mères mêmes arrachent les enfans de leur fein pour

les ſoutenir ſur la croix. Après avoir ainſi parcouru toutes les maiſons, les inquiſiteurs, ſe ſervant mutuellement de témoins, marchent ſur les images ; & leurs certificats ſcellés de leur ſignature ſont préſentés à l'empereur qui contemple avec plaiſir ces gages de ſa vengeance & de ſa tranquillité.

Quelques miſſionnaires ont eſſayé de tems en tems de s'introduire dans ce pays, & toujours ſans ſuccès. Les avenues en ſont ſi bien gardées, qu'il leur eſt impoſſible de franchir ces barrières. En 1709 un eccléſiaſtique italien, & deux ans après quelques Jéſuites y débarquèrent : on n'a point ſu ce qu'ils ſont devenus.

LETTRE IX.

D'Ofacka, le 26 Mars 1781.

Je vais, madame, vous rendre compte des objets qui m'ont le plus frappé depuis notre départ de Nangafaki, jufqu'à mon arrivée dans cette ville. Je voulois d'abord être rendu à Iédo, avant de vous adreffer une nouvelle lettre; mais les détails que je recueille fur la route me paroiffent affez agréables pour être offerts promptement à votre curiofité.

Quelque variée que foit la vie dont vous jouiffez à Paris, peut-être, à la lecture de cette lettre, regretterez-vous de ne pou-

voir voyager dans ces isles célèbres, où la police la plus exacte assure le repos & la tranquillité des citoyens. Vous verriez avec un plaisir mêlé d'admiration, des maisons propres, des jardins délicieux, des ponts d'une hardiesse étonnante, ornés de belles balustrades, sur lesquelles on distingue de chaque côté un rang de grosses boules de cuivre, des chemins unis comme nos promenades, des postes aussi bien réglées que les nôtres, des distances marquées avec plus de goût, & par-tout des hôtelleries charmantes, où le voyageur opulent peut également satisfaire ses besoins & ses caprices. Voilà ce que j'ai remarqué;

mais bien moins que la beauté des grands chemins qui l'emportent en agrémens ſur les grandes routes de la France.

Celles du Japon ſont ſi larges que les trains les plus conſidérables des princes & des ſeigneurs peuvent s'y croiſer ſans déſordre, & même ſans embarras. Elles ſont diviſées en milles géométriques, qui commencent au grand pont de Iédo, comme au centre commun de l'empire; les milles ſont marqués par de petites buttes placées vis-à-vis l'une de l'autre; le ſommet en eſt couronné par des arbres. A l'extrémité de chaque province, on lit des inſcriptions qui indiquent quelles ſont les terres où l'on ſe trouve,

le nom du ſeigneur qui les gouverne, & juſqu'à quel pays s'étend ſon autorité. Jamais un voyageur ne peut s'égarer dans ſa marche ; les endroits les moins fréquentés ſont ſemés de petites bornes où l'on apperçoit des affiches ſur leſquelles eſt inſcrit le nom de la ville ou du château le plus voiſin. Tous les chemins ſont embellis de chaque côté par une rangée d'arbres alignés, qui mariant leur ombre à la fraîcheur des fontaines, doivent adoucir beaucoup les chaleurs de l'été. Ils ſont bordés d'un foſſé pour l'écoulement des eaux. L'impétuoſité de celles qui, tombant des lieux élevés, pourroient cauſer quelque ravage, eſt réprimée

mée par des digues qu'on a conſtruites à cet effet. Rien ne peut approcher de la propreté des chemins. Les payſans de chaque village ſont chargés de les nettoyer. Tous les jours ils renouvellent ce travail qui ne leur eſt point onéreux ; au contraire, ils s'y livrent avec ardeur, parce qu'ils y ſont pouſſés par leur intérêt. Tout ce qui peut ſalir les chemins tourne à leur utilité ; les branches des arbres leur ſervent de bois de chauffage qui eſt très-rare dans quelques provinces ; & ils enlèvent avec empreſſement toutes les immondices, pour en engraiſſer leurs terres.

Ce qui m'a paru ne pas répondre

à la politique d'un gouvernement auſſi vigilant, c'eſt la liberté dangereuſe qu'il ſemble accorder aux mendians d'importuner les voyageurs par des demandes auſſi opiniâtres qu'ennuyeuſes. Les chemins ſont remplis de ces fainéans qui aiment mieux devoir leur exiſtence à des charités humiliantes, qu'au travail de leurs mains. Quoi de plus rebutant que les inſtances de cette foule qui court au-devant des cavaliers, les obsède de ſes plaintes, & arrache par des cris ce qu'on voudroit vainement refuſer à ſa pareſſe? A ces pélerins qui ſont ordinairement engagés dans des confrairies, ſe joint une foule d'enfans; ils s'amuſent à pourſui-

vre les allans & les venans pour leur vendre des fruits & d'autres bagatelles. Les grandes routes sont encore peuplées d'une infinité de charlatans, qui à l'aide de quelques bouffonneries & de quelques tours d'adresse, font une quête moins apparente à la vérité, mais bien plus réelle.

En sortant de Nangasaki, nous apperçumes un village nommé *Mangom*, uniquement occupé par des taneurs qui sont ici la fonction de bourreaux. A quelque distance nous remarquâmes une idole taillée dans le roc. On l'adore comme le dieu des chemins, & le patron des voyageurs. Cette idole avoit devant elle deux piliers sur lesquels

brûloient des lampes entretenues par la libéralité des paſſans. On voyoit auprès un baſſin, où ceux qui veulent faire quelques ſacrifices doivent d'abord ſe purifier.

Après quelques jours de marche, nous découvrîmes la ville d'*Omura.* Avant d'entrer dans ſes murs, nous rencontrâmes des bains chauds, fameux par les différentes vertus qu'on leur attribue. L'édifice eſt fermé de baluſtrades de bambous travaillées avec art. Chaque bain a deux robinets, un pour l'eau froide, & l'autre pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, qu'aucun d'entre nous n'oſa y porter les doigts. Le médecin

de l'ambaſſade, ne lui trouvant ni goût ni odeur, prétendit qu'elle n'avoit d'autre vertu que ſon exceſſive chaleur. Un Japonois, jaloux des raretés de ſon pays, lui fit bientôt changer d'opinion. Il arracha une branche, la plongea dans le puits, & en donna à notre Eſculape une feuille à mâcher. A l'inſtant ſa bouche & ſa langue parurent peintes d'une couleur verte & jaune ; & l'indiſcret docteur crut à la propriété de cette eau.

Le jour ſuivant nous paſsâmes par la grande ville de *Sanga*, capitale de la province de Fiſen. Elle eſt défendue par de fortes murailles. Les rues y ſont larges & droites, & arroſées de canaux & de riviè-

res qui vont se perdre dans la mer. Les maisons y sont basses & les boutiques tendues de noir pour l'ornement. On ne peut s'empêcher d'admirer la petitesse & l'agrément des femmes, qui sont si mignones, qu'on les prendroit pour de jolies poupées. Elles paroissent moins des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs lèvres atteste que ce sont des êtres animés.

La campagne aux environs de Sanga est fertile, unie & coupée de rivières ou de canaux traversés d'un grand nombre d'écluses qui peuvent servir à mettre dans un moment toute cette étendue de pays sous l'eau. Nous marchâmes long-

tems par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes. Nous nous arrêtâmes pour dîner dans un village fort peuplé, que l'on nomme *Iamaïo.* L'après-midi, la néceſſité où nous étions de gravir des montagnes, qu'on ne peut traverſer à cheval, nous obligea de faire uſage de voitures fort incommodes, qu'on appelle *Congos.* Elles ſont portées par des hommes, & leur forme eſt celle d'un panier quarré, ouvert de tous côtés, & ſimplement couvert d'un petit toît ſoutenu par un bâton. Au milieu d'une de ces collines, il y a un hameau ſans nom, dont tous les habitans ſont deſcendus d'un ſeul homme qui vivoit il n'y

a pas long-tems encore. Jugez de ma ſurpriſe à la vue de ce peuple qui n'eſt qu'une famille. Ce qui m'étonna ſur-tout, ce fut de les voir tous très-beaux & très-bien faits, avec cette politeſſe que peut donner l'éducation la plus ſoignée.

En deſcendant ces montagnes, nous ſoupâmes dans le village d'*Itz*, & nous en partîmes le lendemain avant le jour pour nous rendre à *Kokura.*

Cette ville, ſituée dans la province de *Buſen*, étoit autrefois fort grande & fort riche. On voit encore quelques débris de ſon antiqüe ſplendeur, tels que des jardins, des bains publics, des hôtelleries, & un pont ſur lequel rè-

gne de chaque côté une baluſtrade de fer d'un travail exquis. On nous fit prendre le chemin de ce côté pour nous embarquer dans de petits bâtimens de paſſage, qui nous tranſportèrent dans l'iſle de *Niphon*, ou *Nipon*.

A trois lieues de Kokura eſt la ville de *Simonoſeki*. Parmi les évènemens qui la rendent célèbre, je ne peux paſſer ceux-ci ſous ſilence.

On découvre aſſez près de ſes murs un roc qui s'élève au-deſſus de la mer, avec un pilier de pierre, que l'on nomme *Jorike*. Ce monument fut conſtruit en mémoire d'un pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux

empereur du Japon, lorſqu'il vint ſubjuguer les provinces occidentales, & leur impoſer la forme de gouvernement, qui eſt actuellement établie dans tout l'empire. Jorike, ayant expoſé le prince au dernier péril auprès de ce roc, prévint le châtiment qu'il crut avoir mérité, en s'ouvrant le ventre à la manière japonoiſe. Pour éterniſer ce beau déſeſpoir, l'empereur ordonna qu'on lui érigeât ce mauſolée.

Le même roc eſt auſſi renommé par la mort du fils d'un empereur, héritier préſomptif de la couronne. *Feki*, prince d'un grand courage, ſe trouvoit engagé dans une guerre ſanglante. Il eut le malheur d'être vaincu; & ſa défaite le força

d'abandonner *Osacka*, sa résidence ordinaire. Son rival, acharné à sa perte, le poursuivit jusques dans sa retraite, & devint lui-même son bourreau. Ce monarque infortuné ne laissoit pour vengeur qu'un fils âgé de sept ans. La nourrice du jeune prince, effrayée pour ses jours, entreprit de le cacher aux fureurs de son ennemi. Arrivée près de ce rocher, & se voyant au moment de tomber, ainsi que son nourrisson, dans les mains du vainqueur, elle embrasse tendrement le malheureux enfant, & dans un transport de douleur & d'affection, se jette à la mer avec lui.

Le port de *Siogo* fixa aussi notre attention. Il est défendu du côté

de la mer par une digue de ſable qui s'avance à l'eſt d'environ deux mille pas. Elle a coûté des ſommes immenſes, & la vie à une multitude d'hommes. Ayant été ruinée pluſieurs fois par les vents & les orages, on déſeſpéroit de la conduire à ſa perfection. Trente hommes courageux eurent la généroſité de ſe dévouer pour le bien public, en ſe faiſant enterrer ſous les fondemens de l'édifice, dans l'eſpérance d'appaiſer le courroux des dieux. Quel héroïſme chez des peuples écrâſés ſous un ſceptre de fer! Curtius fut moins admirable : Curtius étoit républicain.

Un vent favorable nous mena en quinze jours dans le port d'O-

ſacka. De magnifiques barques, qui attendoient l'ambaſſadeur, nous conduiſirent le long des fauxbourgs juſques dans la ville. On nous aſſigna des chambres diviſées, ſelon l'uſage du pays, par des paravents. Au moment de notre arrivée, nous envoyâmes nos interprètes offrir quelques préſens au gouverneur, & lui demander l'honneur de le voir. Cette grace nous fut accordée. Le lendemain, après nous être revêtus à la japonaiſe, d'un manteau de ſoie, qui eſt regardé comme l'habit de cérémonie, nous nous rendîmes au palais. Nous traversâmes un paſſage de trente pas pour entrer dans la ſalle des gardes, où nous fûmes reçus par

deux gentilshommes. Quatre soldats faisoient sentinelle. Plus loin, huit officiers étoient assis sur leurs genoux & leurs talons. Les murs étoient garnis d'armes suspendues & rangées en bon ordre. Nous entrâmes dans une autre pièce, où deux secrétaires nous accueillirent avec politesse, nous présentèrent du thé, & nous entretinrent jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Celui-ci parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance de la salle où nous étions. La conversation n'eut rien d'intéressant : on ne parla que du tems qui étoit bien froid, de la longueur du voyage, du bonheur d'être admis à l'audience de l'empereur, & de la distinction

des Hollandois, qui, de tous les peuples du monde, ſont les ſeuls à qui cette grace eſt accordée.

Oſacka eſt une des cinq grandes villes impériales, ſituée dans une plaine fertile, ſur les bords de l'*Iodogava*, qui eſt un fleuve navigable; il occupe ici une longueur de deux mille pas ſur quatre mille de largeur. Les habitans reçoivent devant leurs maiſons les marchandiſes qu'on leur apporte dans de petites barques. Les principales rues ſont coupées par des canaux aſſez profonds pour ſoutenir les batelets. Des deux côtés de la rivière, il y a des marches de pierre, diſpoſées par étage, en forme d'eſcalier, par leſquelles on peut pren-

dre terre. Les rues étroites & alignées ſont fermées la nuit. On trouve dans chaque rue tout ce qui eſt néceſſaire pour arrêter les incendies qui ſont très-fréquens dans le pays. Les piétons n'ont pour leur commodité qu'un très-petit chemin de pierre de taille.

Le château d'Oſacka n'a, dans tout l'empire du Japon, que celui de *Fingo* qui le ſurpaſſe en force & en magnificence. Le prince y entretient toujours une nombreuſe garniſon, ſous les ordres de deux principaux ſeigneurs de ſa cour; ils commandent ſucceſſivement. Au bout de trois ans, celui qui va rendre compte de ſa conduite à l'empereur, laiſſe par écrit, dans ſon ap-

partement, les inſtructions qu'il doit donner à ſon collègue. Ils ne ſe voient jamais dans cet échange.

Oſacka eſt extrêmement peuplé ; mais je croirai difficilement qu'on puiſſe, comme le diſent les Japonois, lever une armée de quatre-vingt mille hommes de ſes ſeuls habitans. Sa ſituation, qui eſt très-favorable au commerce, en fait la ville du royaume la plus marchande. On y trouve tout ce qui peut favoriſer le luxe, la volupté & l'aiſance. On s'y rend de tous côtés pour y vivre plus agréablement : les ſeigneurs y ont des hôtels, quoiqu'ils ne ſoient autoriſés à y paſſer qu'une nuit. Le peuple eſt ici fort adonné à la muſique, aux fêtes, aux ſpec-

tacles & aux divertiſſemens. Auſſi les Inſulaires nomment-ils cette ville le *théâtre des plaiſirs*, & moi, le Paris du Japon.

LETTRE X.

A Méaco, le 18 Mars 1781.

Après avoir, madame, loué quarante chevaux & autant de valets, nous partîmes d'Osacka pour Méaco, que treize lieues séparent. Nous parcourûmes la première lieue à travers des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse qui règne le long de l'Iodogava : cette chaussée est plantée d'un grand nombre d'arbres d'une stature aussi majestueuse que celle de nos chênes, d'une écorce rude, & qui produisent un fruit jaune d'où l'on tire une assez bonne huile. Tout ce pays est très-habité. Les villa-

ges se suivent de si près, qu'ils forment comme une rue continuelle jusqu'à Méaco. Nous allâmes dîner à *Firacatha*, qui est composé de cinq cens maisons; & après avoir traversé *Fatzuma* & *Fasimocila*, nous arrivâmes pour coucher à Iodo, petite ville célèbre par la beauté de ses eaux & de ses édifices. Son fauxbourg est une longue rue qui conduit à un magnifique pont de bois. Il a quatre cens pas de longueur; quarante arches le soutiennent; & une balustrade, couronnée de grosses boules de cuivre, l'embellit d'un & d'autre côté. Au milieu de la rivière, vers le côté occidental de la ville, est un château bâti de briques qui présente

un ſuperbe ſpectacle par la hauteur & la magnificence de ſes tours.

Le lendemain matin nous traverſâmes *Fuſijmi*. C'eſt une petite ville ſans portes : ſa principale rue s'étend juſqu'à Méaco. Nous le ſuivîmes quelques heures, avant d'arriver à notre logement. Pendant cette eſpèce de promenade, une foule immenſe de citoyens des deux ſexes s'offrit ſans ceſſe à nos yeux de toutes parts. Les femmes nous parurent bien miſes ; elles avoient des robes de différentes couleurs, avec des voiles de ſoie ſur le front, & des chapeaux de paille, pour défendre la fraîcheur de leur peau contre les rayons du ſoleil. On voyoit des mendians vêtus d'une manière bouf-

fone; les uns marchoient ſur des échaſſes de fer; d'autres portoient ſur la tête de grands pots remplis d'arbriſſeaux en fleurs; ceux-ci cherchoient à diſſiper leur ennui par des chanſons; ceux-là jouoient de la flûte, & uniſſoient au ſon de cet inſtrument le bruit de pluſieurs ſonnettes. Le peuple, bouche béante, les yeux fixes, admiroit la ſoupleſſe des doigts, & la rapidité des mouvemens de quelques farceurs, qui, pour s'aſſurer un dîné, mettoient à contribution les applaudiſſemens de l'aſſemblée.

A peine deſcendus dans notre hôtellerie, nous envoyâmes, ſelon l'uſage, nos interprètes chez les principaux officiers de la ville.

Le jour ſuivant nous fûmes admis à l'audience du préſident de juſtice & des gouverneurs. Cette grace me parut chèrement achetée par l'humiliation qu'on nous força de dévorer, en nous faiſant quitter nos voitures à cinquante pas du palais, pour faire à pié le reſte du chemin. On pouſſa la hauteur juſqu'à nous faire attendre à la porte, pendant qu'on annonçoit notre viſite. Le préſident dédaigna de paroître. Nos préſens furent mieux accueillis ; il voulut bien les recevoir par les mains de quelques officiers. Cette corvée, ſi pénible pour l'homme qui conſerve au fond de ſon ame un reſte de fierté, ne nous empêcha point de nous rendre

chez le gouverneur. Nous fûmes plus heureux; il voulut bien se montrer à nous : mais cette faveur, qui auroit pu flatter notre amour-propre, fut bientôt suivie de quelques épreuves injurieuses qui lassèrent cruellement ma patience. On nous pria de nous arrêter pour amuser des dames qui nous regardoient à travers des jalousies; & comme le sexe est ici très-curieux de s'instruire & de connoître tout ce qui arrive des climats étrangers, il fallut avoir pour elles la complaisance de leur montrer nos chapeaux, nos épées, nos montres, &c.; quelques-uns même d'entre nous furent invités à se dépouiller de leurs manteaux, pour laisser voir

& considérer à loisir les belles formes de leurs corps, & les heureuses proportions de leur taille, par devant & par derrière. Ils obéirent: on les admira, & moi aussi je les admirai, mais sous d'autres rapports. Qui se seroit attendu à trouver tant de complaisance dans les envoyés d'un peuple républicain?

Méaco, que l'on appelle la ville par excellence, parce qu'elle est la demeure du chef de l'église, est située dans la province de *Jamatto*, au milieu d'une grande plaine; elle a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. Du pié des collines dont elle est environnée, coulent de petites rivières & plusieurs fontaines qui rendent sa

position charmante. On diſtingue au ſeptentrion le ſuperbe palais du Daïri. Les douze rues qui le coupent ſont ſéparées du reſte de la ville par des murs & des foſſés profonds. On apperçoit dans la même enceinte les jolies maiſons des femmes aimables dévouées aux plaiſirs de l'Homme de *dieu*. A l'occident s'élève un château de pierres de taille bien fortifié. Il n'eſt occupé que par l'empereur ſéculier, lorſque ce monarque vient honorer de ſa viſite la divinité qu'il mépriſe au fond de l'ame. Les rues régulières, mais étroites, ſont d'une longueur ennuyeuſe. Les maiſons, comme dans tout l'empire, n'ont que deux étages. La prudence a

fait placer sur leurs toîts un réservoir d'eau, où l'on trouve les secours néceſſaires pour arrêter le ravage des incendies.

Cette ville eſt le magaſin général des manufactures, le centre du commerce, & le dépôt de toutes les marchandiſes. On y rafine le cuivre; on y bat monnoie; on y travaille les plus belles étoffes, & on y imprime les productions des ſavans. On fait à Méaco les teintures les plus chères, les ciſelures les plus exquiſes, toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, d'ouvrages en or & en métaux, les meilleures lames & les armes les mieux choiſies. C'eſt-là que ſe trouve enfin tout ce qui peut flatter le goût des

délicats & le faste des riches.

On compte dans Méaco six cens mille habitans, parmi lesquels il y a plus de cent mille moines. Ce seroit mériter leur courroux & l'indignation de leur auguste souverain, que de passer dans cette ville sans visiter les temples qui l'embellissent. Ces édifices, que l'art & l'opulence ont pris plaisir à construire, sont placés sur le penchant des montagnes. Le premier qu'on nous a fait voir est la pagode impériale. On s'y rend par une allée spacieuse qui règne pendant plus de mille pas le long de la colline; la porte en est grande & magnifique, avec un double toît recourbé. Cette allée, couverte d'un beau sable, est

bordée des deux côtés par de hautes maiſons qu'occupent les officiers du temple. On paſſe à l'extrémité ſur une grande terraſſe entourée d'arbres & de buiſſons. Nous marchâmes enſuite entre deux ſuperbes bâtimens de bois, qui précèdent une autre enceinte plus ſomptueuſe encore. La galerie en eſt peinte aſſez agréablement; le parvis eſt revêtu d'une natte très-fine. Au milieu de la première ſalle, s'offre une petite chapelle qui renferme une grande idole à cheveux friſés, environnée d'autres idoles plus petites, & de divers ornemens. On nous introduiſit de-là dans deux appartemens particuliers, deſtinés au Daïri, lorſque ſa dévotion l'y amè-

ne. Non loin de là s'offre un petit jardin, où l'art a réuni tous les agrémens. Un ſable argenté brille dans ſes allées; pluſieurs plantes rares, des arbriſſeaux de la plus belle forme, entrelacés de pierres curieuſes, ornent les compartimens du parterre; mais rien n'y charme plus les yeux qu'un rang de petites collines, dreſſées à l'imitation de la nature, & enrichies de l'émail des plus belles fleurs du pays. Un ruiſſeau les traverſe, coule à l'entour, & il eſt couvert de petits ponts qui ſervent tout à-la-fois d'ornement & de communication aux différentes parties du jardin. Nous ſortîmes par une porte de derrière, qui nous mena à un petit temple plus élevé

de trente pas, ſur la montagne. Il conſerve, écrits en caractères d'or, les noms des anciens empereurs. Une table, entourée de ſièges bas, offre des livres de prières, placés ſans doute dans cet endroit pour exciter, en faveur des monarques décédés, la piété des dévots.

Deux jeunes Bonzes fort civils, qui nous ſervoient de guides, nous firent prendre le chemin d'un autre temple. Sa principale magnificence conſiſte dans ſes quatre toîts recourbés; les colonnes ſont peintes de rouge & de jaune. Je vis dans des corniches verniſſées pluſieurs idoles, dont la principale eſt diſtinguée par un rideau qu'on tire

devant elle, par un miroir qui en eſt voiſin, & par quelques troncs où le peuple jette ſes aumônes. A quelque diſtance nous fûmes introduits dans une chapelle où pluſieurs prêtres nous accueillirent avec politeſſe, & nous préſentèrent du thé, des fruits & des gâteaux.

En parcourant la montagne, nous montâmes un eſcalier qui nous mena à une fameuſe fontaine, nommée *Orevantaki*. Elle ſort du rocher par trois endroits ; & les femmes, qui dans ce pays ſont très-décentes, viennent en grand nombre boire de ſon eau, qui, dit-on, a l'heureuſe vertu d'inſpirer la modeſtie & la prudence. Après avoir continué notre marche ſur une terraſſe

artificielle, nous entrâmes dans un temple d'une vaste étendue, d'un éclat éblouissant, & d'une architecture noble & hardie. L'idole qu'on y adore a quarante-six bras ; elle est environnée de seize héros vêtus de noir, plus grands que nature : derrière, sont deux rangs d'idoles dorées, à-peu-près de la même taille ; elles ont chacune vingt bras. Les plus reculées de ces statues ont de longues houlettes ; les autres portent à la main des guirlandes : elles sont suivies de plusieurs autres figures de différentes grandeurs, & dans un ordre qui laisse toujours voir les plus éloignées. On nous dit que leur nombre montoit à trente-trois mille trois cens trente-trois ;

ce qui a fait nommer cet édifice, *le temple des trente-trois mille trois cens trente-trois divinités*.

Je ne vous ferai point, madame, la defcription de tous les temples que nous avons vifités, ni des images qu'on y trouve; je me bornerai feulement à vous dire, pour vous donner une jufte idée de la fauffe dévotion de ce peuple, qu'on ne voit nulle part plus de cabarets ni plus de maifons de débauche que dans le voifinage des lieux faints; que des hommes, mûris par les années, viennent en foule s'y dégrader, & avilir par des infamies outrageantes une religion à laquelle ils ne croient pas fans doute, mais qu'ils enfeignent, mais qu'ils défen-

dent, pour s'en faire une puiſſance reſpectable, à l'abri de laquelle repoſent leurs prérogatives uſurpées.

LETTRE XI.

De Iédo, le 23 Avril 1781.

Le premier objet, madame, qui mérita notre attention, après avoir quitté la ville Sainte, ce fut celle d'*Oitz*. Elle n'a qu'une ſeule rue qui préſente, ſous la forme d'un arc, mille maiſons rangées au bord d'un lac d'eau douce, auquel elle donne ſon nom. Cette belle nape d'eau couvre un baſſin fort étroit, mais prolongé vers le nord, ſur un eſpace de ſoixante lieues. Près de-là s'élève une haute montagne,

où ſe déployent en amphithéâtre de beaux arbres, dont le ſommet eſt toujours couronné de verdure. On y voyoit anciennement trois mille temples, & par conſéquent un nombre prodigieux de monaſtères. Sa ſituation, & cette foule d'édifices ſacrés qui en faiſoient une montagne ſainte, appellèrent une grande partie des citoyens de Méaco, lorſque, pendant la fureur des guerres civiles, ils voulurent mettre leurs jours à l'abri de la perſécution; mais un empereur, qui joignoit à beaucoup de haine pour les prêtres, le reſſentiment de quelques inſultes qu'il avoit reçues des montagnards, détruiſit les pagodes, & maſſacra tous les moines.

Nous

Nous vîmes, à quelques lieues de Méaco, le fameux village de *Minoki*. Il doit toute sa célébrité aux effets singuliers d'une poudre inventée par un de ses anciens habitans. Cet homme, en proie à l'indigence, épioit depuis long-tems les secrets de la nature. Tous les jours il gravissoit les rochers les plus sauvages pour y cueillir des simples. Il découvrit, dit-on, quelques plantes, dont la vertu avoit été ignorée jusqu'à lui. Il sut les mêler avec beaucoup d'art, & en composer un remède, qu'il prétendit infaillible contre une maladie fort commune dans son pays. C'étoit trop peu encore. Voulant donner à son antidote une origine ref-

pectable, il publia qu'un dieu lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit indiqué la compoſition de ſon préſervatif. Par-tout l'homme eſt crédule ; par-tout l'homme eſt dupe du merveilleux. Chacun voulut avoir de la poudre divine. L'impoſteur amaſſa de riches tréſors, & bientôt ſa cabane fut transformée en palais. Ces mêmes richeſſes ſervirent encore à élever un temple à la divinité dont il avoit emprunté le nom. Une pareille reconnoiſſance fait l'éloge de ſa politique ; ce n'eſt point celle de nos célèbres charlatans, & ils ont raiſon : s'ils nous connoiſſent auſſi crédules, ils nous ſavent moins ſuperſtitieux.

Non loin de ce village, nous

perdîmes de vue le lac d'*Oitz* : bientôt après nous rencontrâmes une femme élégamment parée. Le visage couvert de rouge, elle conduisoit un vieillard aveugle, & demandoit effrontément l'aumône. A sa suite venoient les jolies mendiantes, dont je vous ai déjà parlé. Elles nous conduisirent jusqu'aux portes de *Jokaitz*, qui est une assez grande ville, où nous fûmes bien traités, parce que les habitans ne vivent que des services qu'ils rendent aux étrangers. On en sortit, après le dîné, pour se rendre à *Oruano*, située dans la province d'*Owari*, dont elle est la principale ville. Son château est bâti dans l'eau ; il doit son origine à

un tyran, ou plutôt à un monſtre, qu'on m'a fait connoître en me racontant l'hiſtoire ſuivante.

L'empereur *Gengoin*, avili dès ſa jeuneſſe par une paſſion exécrable, avoit pris toutes les femmes en horreur. La néceſſité de donner un héritier à la couronne, décida le Daïri à choiſir les deux plus belles princeſſes de ſa cour, & à les envoyer au Cubo, en le priant d'épouſer celle qui lui plairoit davantage. Le barbare Cubo acquieſça à la demande du pontife, ſe maria ſans deſirs, & traita ſon épouſe avec une indifférence plus offenſante & plus cruelle que la haine. Cette victime malheureuſe étouffa ſes douleurs; la mélancolie la plus

ſombre altéra ſa ſanté, & tout fit craindre pour ſes jours. Ce fut alors que ſa nourrice, touchée de compaſſion, voulut plaider la cauſe de l'infortunée. Le monarque, indigné qu'on osât lui rappeller ſes devoirs, fit venir ſon architecte, lui commanda de bâtir une fortereſſe environnée d'eau, & y enferma l'imperatrice, ſa nourrice, & toutes ſes femmes.

D'Oruano, juſqu'à *Togitz*, les curieux admirent la grande rivière d'*Oſingava*, la montagne de ***Fudſi***, & le lac de *Fakone*. L'Oſingava, que l'on ne paſſe qu'à cheval, eſt ſi rapide dans ſon cours, qu'il eſt impoſſible de le traverſer ſans le ſecours de quelques hommes, dont

l'unique métier eſt de ſervir de guide : leur ſalaire eſt fixé, & ſi quelque voyageur périt entre leurs mains, cette mal-adreſſe eſt jugée comme un crime, & les loix la puniſſent de mort. Quoique l'eau fût aſſez baſſe au moment de notre paſſage, on nomma cinq hommes pour accompagner chacun de nous. Dans des tems plus difficiles, on en donne quinze à chaque cavalier.

La montagne de Fudſi eſt une des plus belles du globe terreſtre. Aſſiſe ſur une large baſe, elle s'élève majeſtueuſement, & va bien loin de la terre ſe terminer en pointe. Il faut trois jours pour la monter; mais on peut la deſcendre en moins de trois heures, à l'aide d'un

traîneau de paille, avec lequel on gliſſe ſur la glace en hiver, & ſur le ſable dans la belle ſaiſon. Ses flancs ſont couverts de neige durant une grande partie de l'année; & ſon ſommet en eſt toujours blanchi, quelqu'exceſſive que puiſſe être l'ardeur de l'été. On voit près de ſa cime un trou profond qui vomiſſoit anciennement des flammes. Ce n'eſt donc plus aujourd'hui qu'un volcan éteint. Comme l'air eſt rarement calme dans les parties ſupérieures, la crédulité en a fait la demeure du dieu des vents. Le peuple s'y rend en foule pour adorer ſon Eole, & lui préſenter des offrandes par les mains des *Jammabos*, eſpèce de moines conſacrés

au culte de cette divinité. La montagne de Fudſi eſt encore le Permeſſe des poëtes de la nation.

En arrivant à Fakone, je fus effrayé des hurlemens épouvantables que pouſſoient pluſieurs prêtres. Quelques Japonois de notre cortège ſe détachèrent de nous, & entrèrent dans les chapelles où ces moines faiſoient leur déteſtable tintamare, pour leur donner des pièces d'argent, & recevoir en échange un morçeau de papier, qu'ils s'empreſsèrent de jetter au fond de l'eau, après l'avoir attaché à une énorme pierre. Je voulus ſavoir quel motif autoriſoit un uſage auſſi ſingulier. J'appris que le lac, qui baigne les murs de cette ville, eſt

regardé comme le purgatoire des enfans, morts avant l'âge de ſept ans; qu'ils y ſont tourmentés juſqu'à ce qu'ils ſoient rachetés par les libéralités des voyageurs; que ces malheureux éprouvent quelque ſoulagement, lorſque les noms inſcrits ſur la carte commencent à s'effacer; & que l'heure où les caractères diſparoiſſent entièrement, eſt celle qui arrache entièrement ces innocentes victimes à la douleur.

On nous montra dans une de ces chapelles diverſes curioſités, telles que les ſabres des anciens héros; deux belles branches de corail; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; le peigne de *Jo-*

ritomo, premier monarque ſéculier, dont il porte les armoiries; la cloche de *Kobidaïs*, fondateur d'une ſecte célèbre, & une lettre écrite de la main d'un dieu. Vous voyez, madame, qu'il y a par-tout des tréſors ridicules, & que chaque peuple a ſes chimères.

Aſſez près du lac de Fakone, nous apperçûmes la ville d'*Odovara*. Elle eſt bien fortifiée. On y prépare le *catechu* : c'eſt un ſuc épaiſſi que les Hollandois & les Chinois y apportent, & que les Japonois parfument d'ambre, de camphre & d'autres ingrédiens. Les femmes en font un grand uſage, perſuadées qu'il affermit les gencives, qu'il rend l'haleine fraîche, & lui

donne une odeur auſſi douce qu'agréable.

Il ſeroit inutile de vous dépeindre tous les lieux que nous avons traverſés ; il ſuffit de vous dire en général que la plupart des bourgs ne ſont formés que d'un double rang de maiſons, leſquelles ſe ſuivent de ſi près, que d'un village à l'autre il n'y a preſque point d'intervalle. Celles des ſimples payſans ne ſont compoſées que de quatre murailles baſſes, couvertes d'un toît de chaume. On voit juſques dans les moindres endroits un nombre infini de boutiques ; & je ne puis concevoir comment un pays, dont le ſol eſt peu fertile, peut être auſſi riche de ſa propre fécondité.

Les châteaux des princes, ſitués ſur les bords des grandes rivières, ou ſur quelqu'éminence, occupent un grand terrein, & ſont fortifiés de foſſés & de murailles. Le centre, qui ſert de logement au maître, eſt relevé par une tour baſſe & quarrée à trois étages, dont le toît ſe termine en couronne ou en guirlande. Les gentilshommes, les intendans & les officiers occupent une enceinte particulière. Ces édifices ſont embellis par des peintures que les Japonois admirent, & par des bas reliefs qui repréſentent les exploits des héros de la nation. Le dehors du château offre une belle place où l'on fait la revue des troupes que les ſeigneurs tien-

ne n

ment à leur folde. Mais le jardin eft, fans contredit, ce qu'on trouve de plus curieux dans ces brillans palais : il eft ordinairement quarré; une partie eft pavée de pierres rondes de diverfes couleurs ; l'autre eft couverte d'un joli gravier que l'on prend foin de nettoyer fans ceffe. Il règne dans ces jardins une apparence de défordre que l'art a imaginé, & qui pourtant cache l'art. Tantôt des fleurs magnifiques forment un agréable mélange ; tantôt un petit rocher orné de figures d'airain, offre une cafcade continuelle. On voit auprès un petit bois délicieux, où l'on trouve avec furprife une jolie pièce d'eau remplie de poiffons ; une mouffe légère en

environne toujours les bords, & la fraîcheur de l'eau entretient & rajeunit la fraîcheur de la verdure.

Lorſqu'un château tombe en ruines, le propriétaire ne peut le réparer ſans une permiſſion expreſſe de l'empereur, qui l'accorde difficilement. Ce deſpote voit au contraire avec plaiſir s'écrouler tous ces édifices, dont les fortifications le menacent comme autant de boulevards où la rébellion pourroit trouver un aſile.

Nous arrivâmes à Iédo par un de ſes fauxbourgs, appellé *Sinagava*. Le ſpectacle le plus affreux ſe préſenta d'abord à nos regards: c'étoit la place des exécutions. On

y diſtinguoit une multitude de têtes humaines, ſéparées des cadavres qui giſſoient auprès, & que des chiens & des corbeaux ſe diſputoient. C'eſt là que mon imagination effrayée me figura le deſpotiſme : je crus le voir en perſonne aſſis ſur ces monceaux de lambeaux ſanglans & déchirés.

Sinagava eſt composé d'une rue longue & irrégulière bornée à droite par la mer, & à gauche par une colline ſur laquelle on découvre de beaux temples. Nous la ſuivîmes l'eſpace de trois quarts de lieue, & nous nous repoſâmes dans une hôtellerie, où la vue de la ville & de ſon havre, toujours rempli d'une infinité de navires de toute

grandeur, fournit une des plus belles ſcènes du monde. On continua enſuite la route, & après une heure de marche, nous entrâmes dans la ville, & bientôt s'offrit à nous le ſuperbe pont où commence la meſure de tous les chemins de l'empire. Notre admiration fut ſur-tout excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes & des grands qu'on ne ceſſe de rencontrer, & par la riche parure des dames qui paſſent continuellement portées dans des chaiſes & ſur des palanquins. Notre œil ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer la variété des boutiques qui bordent les rues, & l'étalage des échantillons & des modèles. La

foule dans les provinces nous regardoit, nous ſuivoit avec empreſſement; ici perſonne ne ſe montra curieux de nous voir paſſer. Notre train n'avoit pas aſſez d'éclat pour attirer les yeux d'une capitale auſſi peuplée, ſéjour d'un grand ſouverain, & accoutumée à voir chaque jour des cortèges magnifiques.

Nous fîmes donner avis de notre arrivée au miniſtre des affaires étrangères. Sa réponſe fut un ordre rigoureux. Il nous étoit défendu de ſortir de notre hôtel, d'avoir d'autre ſociété que nous-mêmes, & ſur-tout de jetter par les fenêtres aucun papier écrit en caractères européens. Notre priſon dura

quinze jours. Dès qu'on nous eut rendus à notre liberté, je profitai de cette grace pour visiter la capitale.

Cette ville est la plus grande & la plus peuplée du royaume; mais je ne crois pas, comme le disent les Japonois, qu'elle puisse renfermer deux millions d'habitans. On lui donne sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle est située dans une grande plaine, au fond d'une baie très-poissonneuse; elle a la mer à droite, & de ce côté sa forme est celle d'un croissant. Les provinces d'*Ava* & de *Kudsu* environnent sa gauche : elle n'est point défendue par des murailles; mais de vastes

fossés & de hauts boulevards plantés d'arbres, opposeroient, en cas d'attaque, une forte résistance. Une rivière la traverse & prolonge l'un de ses bras jusques dans le port, tandis qu'un autre, après avoir entouré les piés du château, va se perdre dans le golfe par cinq embouchures.

Iédo n'est pas bâti avec la régularité des autres villes, parce qu'il n'est arrivé que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. On y trouve cependant des rues si bien proportionnées, qu'elles se coupent à angles droits. Il est redevable de cet embellissement aux incendies qui réduisent souvent en cendre un grand nombre de maisons.

Le palais du monarque, d'une figure irrégulière, est situé au milieu de la ville, entre deux châteaux extérieurs; le premier occupe un grand espace, traversé d'une infinité de rues & de canaux. C'est dans cette enceinte que demeurent les princes de l'empire, avec leur famille : le second est moins spacieux, mais il est séparé des deux autres par des murs, des pont levis & de grosses portes. On y voit les superbes logemens des principaux officiers de la couronne. Le palais impérial est entouré d'une épaisse muraille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup aux nôtres. Un rempart de terre s'élève du côté intérieur, & soutient une

longue file de bâtimens. Rien n'approche de la solidité de l'édifice que le roi habite ; ce sont des pierres de taille d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre, sans mortier & sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont très-fréquens au Japon, les pierres puissent se prêter à la violence de la secousse, & ne recevoir aucun dommage. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés aux angles & au sommet, couvre tous ces bâtimens, & leur donne un air de magnificence qui étonne. Chaque appartement a son nom. Dans celui qu'on appelle la salle des mille nattes, l'empereur reçoit l'hommage des

ſeigneurs de ſa cour, & les ambaſſades des puiſſances étrangères. Les plafonds, les ſolives & les colonnes ſont de bois de cèdre, de camphre ou de jeſſeri, dont les veines forment des fleurs & des figures curieuſes : la plupart des bas-reliefs ſont des oiſeaux délicatement deſſinés ; le plancher eſt couvert de nattes blanches, bordées de franges d'or.

On garde les archives & le tréſor impérial dans un bâtiment dont les toîts ſont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement ſouterrein, qui a pour voûte un réſervoir d'eau. C'eſt-là que le ſouve-

rain ſe retire, lorſqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois ſont perſuadés que l'eau eſt une barrière impénétrable au feu du ciel.

Le jour fixé pour notre audience, nous envoyâmes les préſens; qui furent rangés ſur une table dans la ſalle des mille nattes, où le prince en fit la revue. Nous nous rendîmes enſuite, ſelon l'ordre que nous avions reçu, dans la ſalle des gardes. Elle étoit garnie d'armes dorées, de fuſils verniſſés, de boucliers, d'arcs, de flèches & de carquois, placés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les ſoldats ſe tenoient aſſis à terre, les jambes croiſées, tous vêtus de ſoie noire,

& chacun avoit deux ſabres à ſon ceinturon. Nous y attendîmes l'eſpace d'une heure. Enfin le monarque prit ſéance. Alors trois officiers conduiſirent notre ambaſſadeur devant ſa majeſté. Auſſi-tôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix, *hollanda capitaine.* A ces mots, il ſe proſterna, ſe traîna ſur les mains entre le trône & la table où l'on avoit mis les préſens; là, s'étant mis à genoux, il courba ſa tête juſques ſur le parquet; & ſans prononcer une ſeule parole, il ſe retira à reculons pour ne point tourner le dos à l'empereur.

Après la cérémonie de l'hommage, le monarque rentra dans ſon appartement, & nous fûmes appel-

lés avec l'ambaſſadeur. On nous fit traverſer pluſieurs ſalles, pour nous conduire dans une galerie magnifique, où nous reſtâmes quelques heures : de-là on nous introduiſit dans un endroit un peu obſcur; l'empereur & l'impératrice étoient aſſis à notre droite ; derrière des jalouſies, près d'eux, paroiſſoit le miniſtre, élevé ſur une natte brillante ; à gauche on voyoit les princes & tous les grands de l'empire; vis-à-vis de nous étoient les princeſſes du ſang & les dames de la cour ; un autre emplacement étoit occupé par les enfans des ſeigneurs, par les pages du ſouverain, & par quelques prêtres qui ſe cachèrent pour nous obſerver. Telle étoit la

dispofition du théâtre où nous devions jouer la comédie.

Notre interprète se plaça un peu au-deſſus de nous pour entendre plus facilement les demandes & les réponſes. Auſſi-tôt le miniſtre lui dit de la part du roi, que ce monarque nous voyoit avec plaiſir; l'ambaſſadeur répondit à ce compliment, ainſi qu'à quelques autres, dont le ſouverain daigna nous honorer. Après les premières civilités, nous devînmes les acteurs de la farce la plus humiliante & la plus ridicule. On voulut ſavoir notre âge & notre nom. On demanda au capitaine, « quelle eſt la diſ-
» tance de Hollande à Batavia, &
» de Batavia au Japon? lequel

» jouit de plus de pouvoir du di-
» recteur général de la compagnie
» hollandoise, ou du prince de
» Hollande ». On nous ordonna successivement de danser, de chanter, de nous complimenter les uns les autres, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue du pays, de lire du hollandois, de peindre, de jouer avec des enfans, de les porter sur nos bras, de mettre & d'ôter nos chapeaux & nos perruques. Ce fut de cette manière, & par quantité d'autres singeries, que nous eûmes l'honneur de divertir sa majesté japonoise & toute sa cour.

Après qu'on nous eut bien fatigués l'espace de trois heures, on nous servit à dîner ; chacun avoit

devant soi sa petite table couverte de mets à la japonoise, avec de petits bâtons d'ivoire, pour tenir lieu de fourchettes. Lorsque nous eûmes pris ce repas, que je trouvai peu digne de la magnificence d'un puissant monarque, nous retournâmes à notre hôtel, fort peu satisfaits de la bonne chère impériale.

Le lendemain commencèrent nos visites chez les grands, où nous fûmes de nouveau obligés de remplir le personnage de comédien, dont nous avions fait l'apprentissage devant l'empereur. Ce manège désagréable a duré plusieurs jours, pendant lesquels nous servions d'abord de jouet aux femmes & aux enfans dans les antichambres. L'am-

baſſadeur ſeul, par une ſorte d'égards qu'on voulut bien avoir pour ſa dignité, fut diſpenſé de ces farces indécentes ; d'ailleurs il montroit aſſez de gravité dans ſon air pour laiſſer ſoupçonner que ce jeu, ces pantomimes, étoient faits pour lui déplaire.

On nous apporta hier matin les préſens de l'empereur. Ils conſiſtoient en trente robes ſuperbes que nous reçûmes avec toutes les formalités du cérémonial établi. L'ambaſſadeur ſe proſterna quatre fois pour marquer plus de reſpect : il mit le bout d'une de ces robes ſur ſa tête. Aujourd'hui pluſieurs princes nous ont auſſi envoyé leurs préſens ; des valets les portoient dans des caiſſes,

avec les planches ſur leſquelles ils devoient être étalés. Celui qui étoit à la tête de la commiſſion fut introduit dans l'appartement de M. le directeur ; & s'aſſeyant à quelque diſtance vis-à-vis de lui : « le seigneur mon maître, lui a-t-il dit, » vous félicite d'avoir eu votre audience & un beau tems, ce qui » eſt fort heureux : vos dons lui » ayant été agréables, il ſouhaite » que vous receviez les ſiens avec » le même plaiſir ».

En finiſſant, il a donné à l'interprète une feuille de papier qui contenoit en gros caractères le nom des robes & leur couleur. Les ſpectateurs gardoient le ſilence, les uns aſſis, les autres à genoux. Le di-

recteur, qui avoit sa leçon faite, répéta son compliment en ces termes, accompagnés d'une profonde inclination : « Je remercie très-hum-
» blement le seigneur votre maître
» de ses soins pour nous procurer
» une audience prompte & favo-
» rable ; je le supplie de continuer
» ses bons offices aux Hollandois ;
» je lui rends grace aussi de son
» précieux présent, & je ne man-
» querai pas d'en instruire mes maî-
» tres de Batavia ».

LETTRE XI.

D'Iédo, le 30 Avril 1781.

VOULEZ-VOUS, madame, connoître le Japonois dans sa physionomie, ses habits, son caractère, son éducation & sa science? je puis vous satisfaire; mais en vous épargnant toujours l'ennui des détails.

Et d'abord ne vous attendez pas à trouver dans les traits du sexe, à qui la nature a donné la force en partage, cet heureux ensemble qui fit naître dans la Grèce la pensée du beau idéal, & que nous admirons dans les chef-d'œuvres dont le tems nous a conservé les restes.

Ici le génie d'Appelle n'eût produit rien de grand ; ici le Jupiter de Praxitèle n'eût paru qu'un être gigantesque ; ici enfin la crainte du ridicule nous eût privés de ces beautés mâles & fières, dont quelques Européens privilégiés nous offrent encore la vivante image.

Les Japonois ont le teint olivâtre, les yeux petits, les sourcils épais, le nez court, un peu écrâsé & relevé en pointe, les joues plates, très-peu de barbe qu'ils se rasent ou s'arrachent, les traits grossiers, les jambes grosses, & la taille au-dessous de la médiocre. Cette description ne convient pas cependant à toutes les provinces ; l'air & la figure des grands seigneurs

n'ont rien de choquant ; on ne peut même refuser quelque beauté aux femmes ; mais pour en parler avec plus d'assurance, je crois qu'il faudroit les voir le matin avant qu'une couche épaisse de rouge ait déguisé la vérité.

Les habillemens des grands & des nobles sont des robes à queues traînantes & à longues manches, toujours formées de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or & d'argent, qu'on travaille dans l'isle de *Fatsisio* & dans celle de *Kamakura.* Ils portent au cou une espèce de cravatte, & autour des reins une ceinture, où sont attachés leurs poignards & leurs sabres, dont la poignée est très-souvent enrichie

de perles & de diamans. Les habits des bourgeois & des artiſans ne deſcendent qu'à la moitié des jambes; les manches ne paſſent pas le coude; le reſte du bras eſt nu, mais ils portent tous, & en tout tems, comme les nobles, des armes d'une propreté recherchée; leurs cheveux ſont raſés derrière la tête, au lieu que les ſeigneurs ſe font raſer le haut du front.

Les femmes ont encore plus de magnificence dans leurs vêtemens que les hommes. Elles ſont toutes coëffées en cheveux, mais différemment, ſelon leur condition. Sur quantité de longues veſtes, elles ont une robe flottante qui traîne de quatre piés, & une large cein-

ture ornée de fleurs & de figures. C'eſt par le nombre de ces veſtes que l'on juge de la qualité d'une femme. On aſſure qu'elles montent quelquefois juſqu'à cent, & qu'elles ſont d'une étoffe ſi déliée, qu'on peut en mettre pluſieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paroiſſent jamais dans les rues ſans un cortège nombreux de filles bien parées, & de femmes-de-chambre. L'uſage oblige les femmes à ne recevoir aucune viſite ſans avoir un voile ſur la tête; encore ces viſites ne leur ſont permiſes qu'une ſeule fois l'année. Les jeunes gens changent d'habillement à meſure qu'ils avancent en âge; ils ſont tous légèrement cou-

verts,

verts, & ne portent rien ſur la tête : on les habitue au froid dès leur enfance ; & pour en faire des hommes, on les accoutume à ſouffrir.

Je paſſe au caractère, dont l'honneur eſt le grand mobile chez tous les Japonois : de-là naiſſent la plupart de leurs vertus & de leurs défauts ; ils ſont droits, ſincères, bons amis, bienfaiſans, généreux, & d'un courage qui étonne ; ils regardent le commerce comme une profeſſion vile ; auſſi n'y a-t-il point de peuple policé plus pauvre que celui-ci, mais de cette pauvreté que la vertu rend reſpectable, & qui éleva les premiers Romains au-deſſus des autres hommes. Toutes

les richesses de l'Etat sont entre les mains des grands qui savent s'en faire honneur. On ne connoît point ici cette classe bizarre de citoyens, qui, joignant la bassesse de la naissance au génie de la cupidité, ne se distinguent du peuple, dont ils sortent, que par un faste insolent, le fruit d'une opulence injuste & mal acquise.

Les Japonois aiment leur patrie, chérissent leurs princes, respectent leurs magistrats, sont attachés à leur culte ; &, ce qui pourroit servir d'exemple à des peuples plus éclairés, jamais ils n'ont fait servir leur religion à leurs intérêts ; jamais on ne les entend blasphémer leurs dieux ; ils souffrent, & ne

ſavent point ſe plaindre ; un père condamne ſon fils à la mort, & ne change point de viſage.

Malgré une vie auſſi dure, l'incontinence eſt extrême chez ces inſulaires : on ne peut mettre aucun frein à la débauche ; une licence effrenée règne dans toutes les conditions ; d'un autre côté, ils aiment la vérité, comme s'ils étoient ſans paſſions : chez eux le menſonge le plus léger eſt puni de mort. Les ſeigneurs ont ſi bien ſenti la vérité de notre maxime : *il n'y a point de grand homme pour ſon valet-de chambre*, qu'ils ont toujours auprès d'eux un domeſtique de confiance, dont l'unique emploi eſt de les avertir de leurs fautes. Cette

nation eſt vertueuſe par ſentiment. Je regarde comme un phénomène qu'elle ait pu conſerver tant de qualités ſous la hache d'un deſpote ; elle eſt peut-être la ſeule qui n'ait été ni avilie ni dégradée par la tyrannie. Placez-la dans l'Europe, donnez-lui des loix & un gouvernement, & vous la verrez la première de l'univers; je crois qu'on pourroit, à juſte titre, la nommer l'Anglois de l'Orient.

Les ſeigneurs, les pères & les maris ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux, leurs femmes & leurs enfans. Il n'en eſt pas ainſi pour les ſimples domeſtiques. L'homme de la plus baſſe extraction ſe tiendra offenſé d'une parole peu

meſurée que lui aura dite un grand de la cour : il s'arme d'un poignard, l'en frappe, & s'en frappe enſuite lui-même. Les femmes ont ici un courage & une audace héroïques.

Une ſervante ſe croyant déshonorée pour avoir donné quelque ſujet de rire à ſes dépens, ſe prend le ſein, le porte à la bouche, ſe l'arrache avec les dents, & meurt.

Un gentilhomme avoit une femme d'une rare beauté; l'empereur en fut inſtruit, & le fit tuer. Quelques jours après il ſe fait amener la veuve, & veut l'obliger de demeurer au palais; elle parut ſenſible à cet honneur, & pourtant demanda trente jours pour pleurer ſon mari, & la permiſſion de fêter

ſes parens : le monarque y conſentit ; il voulut même être du feſtin. En ſortant de table, la dame s'approche d'un balcon, feint de s'y appuyer, & ſe précipite du haut de la tour où la fête ſe célébroit.

La tendreſſe filiale n'eſt pas moins ſacrée au Japon que l'amitié conjugale. Quoi de plus admirable, madame, que cette anecdote que l'on m'a racontée, & qui devroit être gravée, je ne dis pas dans tous les livres, mais dans le cœur de tous les hommes ?

Une femme, reſtée veuve avec trois garçons, n'avoit que le fruit de leur travail pour ſubſiſter avec eux ; mais ce travail ne ſuffiſant point à tous les beſoins de la fa-

mille, les enfans avisèrent au moyen de mettre leur mère à ſon aiſe. On avoit publié depuis peu que quiconque livreroit un voleur à la juſtice recevroit une ſomme aſſez conſidérable ; ils convinrent entr'eux qu'un des trois paſſeroit pour le criminel, & que les deux autres le meneroient au juge ; ils tirèrent au ſort, qui tomba ſur le plus jeune ; ſes frères le lient & le conduiſent comme un coupable ; le magiſtrat l'interroge, il répond qu'il a volé ; on le jette en priſon, & ceux qui l'ont livré touchent la ſomme promiſe. Leur cœur s'attendriſſant alors ſur le danger d'une auſſi chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans la priſon, & ne ſe croyant

vus de perſonne, ils s'abandonnent à toute leur tendreſſe. Un officier que le haſard rendit témoin de leurs embraſſemens & de leurs larmes, fut extrêmement ſurpris de ce ſpectacle; il fait ſuivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait ſi ſingulier; on lui rapporte que les deux jeunes-gens étoient entrés dans une maiſon, & qu'on leur avoit entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui étoit leur mère; qu'à cette nouvelle, la malheureuſe avoit jetté des cris lamentables, & ordonné à ſes enfans de reporter la ſomme qu'ils avoient reçue, en aſſurant qu'elle aimoit mieux mourir que de prolonger ſes jours aux dépens de ceux

de son fils. Le juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration; il fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau, & le trouvant ferme à se reconnoître coupable, il lui déclare qu'il est instruit de tout, l'embrasse tendrement, & va faire son rapport au Cubo. L'empereur, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres.

Les préjugés de l'honneur ne portent pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Deux officiers, dont l'un descendoit & l'autre montoit l'escalier du palais im-

périal, ſe touchèrent par haſard du pommeau de leurs épées ; le premier s'offenſe de ce haſard, le ſecond s'en excuſe, en ajoutant néanmoins d'un ton ferme : *ce n'eſt pas un ſi grand malheur, & une épée vaut bien l'autre. Non*, reprend celui-là, *& en voici la différence.* Il tire ſon poignard, & s'en ouvre le ventre. Celui ci, ſans dire mot, va tranquillement ſervir ſur la table de l'empereur un plat qu'il tenoit à la main, revient auſſi-tôt, & s'adreſſant à ſon adverſaire qu'il trouve mourant : *je vous aurois prévenu*, dit-il, *ſi mon devoir ne m'eût appelé après du prince ; mon épée ne le cède en rien à la vôtre.* Il la tire, & s'en ouvre le ventre à ſon tour.

Après avoir étudié les mœurs de ces insulaires, j'ai voulu, madame, approfondir ce qui pouvoit produire en eux cette fierté sublime qui les caractérise, & fait de ce peuple un peuple de héros. J'ai cru trouver la seule cause de sa grandeur dans l'éducation que reçoit ici la jeunesse Les enfans passent leurs premières années dans des académies; on leur y fait apprendre des poëmes où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, & qui inspirent le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, qui sont pleins d'énergie, enfantent l'enthousiasme, élèvent l'ame, & la portent à l'héroïsme. Ces élèves aiment mieux souffrir que de ne rien

l'autorité du Daïri a ſans doute conſervé les anciens uſages, que cette cérémonie eſt accompagnée d'un appareil impoſant, ſur-tout ſi le défunt eſt un homme de qualité.

Comme j'écris une lettre, & non un procès-verbal, je choiſirai dans les détails de ces funérailles ceux qui fixèrent le plus mon attention lors de notre ſéjour à Méaco.

Une heure avant que le corps ſoit enlevé, les amis du mort, vêtus magnifiquement, ſe rendent au lieu de la ſépulture, comme pour en prendre poſſeſſion : idée ſublime & touchante, où ſont exprimés les devoirs ſacrés de l'amitié. A l'heure marquée, le défunt eſt enlevé par quatre porteurs ſur une eſpèce de

palanquin, appellé *norimon*, extrêmement orné; en avant marchent les parentes & amies du mort, couvertes d'un voile brillant de diverses couleurs; les principales personnes de la ville, parées comme en un jour de nôces; une foule de Bonzes de la secte du mort, & sur-tout quelques officiers, qui, au bout d'une longue pique, portent un grand panier plein de feuilles ou de fleurs artificielles, qu'ils secouent & font tomber en pluie, tandis que le peuple, aussi transporté de joie que si ces fleurs s'échappoient du ciel, s'écrie : *le mort est entré dans son paradis.*

J'oubliois de vous dire que les enfans du défunt sont autour de

lui dans leurs plus riches habillemens, & que le plus jeune porte une torche allumée avec laquelle il doit mettre le feu au bûcher. On arrive au milieu d'un champ fermé de murailles; là, dans une fosse, est dressé un bûcher, ayant une table aux deux côtés, l'une chargée d'un grand brasier, & l'autre de toutes sortes de rafraîchissemens. Les Bonzes y placent le corps; & leur chef, prenant la torche allumée des mains du plus jeune des enfans, la remue en tournant trois fois autour du bûcher, comme nos prêtres remuent l'encensoir : il la rend ensuite à l'enfant dont il l'a reçue, & celui-ci la jette à l'instant au milieu du bûcher. J'aime,

je l'avoue, madame, cette action religieuse d'un fils ; elle a je ne sais quoi de touchant, & qui invite à rêver sur la piété filiale que notre Europe connoît si peu aujourd'hui.

Lorsque le corps est consumé, la famille environne la table du brasier, y répand des parfums, & rend à genoux des adorations au mort, dont on suppose que l'ame est entrée en commerce avec ses dieux. Le lendemain, on va recueillir les cendres dans un vase doré & couvert d'un riche voile ; on le place à l'endroit même où étoit le bûcher ; il y demeure sept jours, après lesquels il est porté au lieu qui lui est destiné pour toujours ; & le piédestal sur lequel on l'élève porte

gravés & le nom du mort & le nom de sa secte.

C'est alors que commence un deuil de deux ans, c'est-à-dire, qu'après s'être réjoui du bonheur du défunt, on se livre au regret de sa perte. Quoiqu'on le porte en blanc, ce deuil n'en est pas moins lugubre : il est formé d'un bandeau quarré, auquel est cousu un grand linge qui tombe par derrière comme un crêpe; d'une robe large fermée sur l'estomac & sans doublure, & d'une grande ceinture qui fait deux tours; le tout doit être d'une simple toile crue. On marche lentement sous cette livrée, les yeux baissés & les mains enfermées dans les manches; on s'abstient de tout

plaisir ; on ne peut ôter la vie à aucun animal ; aucun même ne peut paroître vivant dans les marchés, pendant l'année de deuil qu'on porte après la mort de l'empereur.

Fin du troisième Volume des Voyages.





